France ILLUSTRATION

N° 142 — 19 JUIN 1948 — 60 FRANCS

Illinois U Library

Phot. N. Y. Times.

LA DÉMISSION DU PRÉSIDENT BENÈS

M. Edouard Benès a donné sa démission de président de la République tchécoslovaque la veille du jour où il devait signer la nouvelle Constitution. Il y a deux ans, le 19 juin 1946, M. Benès, élu d'enthousiasme président à vie, passait en revue la garde d'honneur dans la résidence présidentielle à Prague.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.200	3.480	3.960
6 mois . . .	1.350	1.600	1.740	1.980

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	13,50	dollars	16,20	17	19,80
	6 mois...	6,75		8,10	8,50	9,90
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	68	71 50	83
	6 mois..	28,50		34	35,75	41,50
PORTUGAL.	Un an ...	339	escudos	407	430	497
	6 mois. .	169,50		203,50	215	248,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	3.400	4.080	4.300	4.980
6 mois...	1.700	2.040	2.150	2.490

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 142 19 JUIN 1948

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

UN MARIAGE PRINCIER A ATHÈNES

Le prince Michel de Hohenzollern, ex-roi de Roumanie, a épousé la princesse Anne de Bourbon-Parme, à Athènes, le 10 juin. La cérémonie, tout intime, a été célébrée dans la chapelle du palais-royal, selon le rite orthodoxe, par M^gr^ Damaskinos, archevêque-primat de Grèce.

TELEPHOTOGRAPHIE ASSOCIATED PRESS.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A ROME, place de Venise, a été célébrée la fête anniversaire de la République en présence du président Luigi Einaudi, de M. de Gasperi, des membres de son gouvernement et de nombreuses délégations.

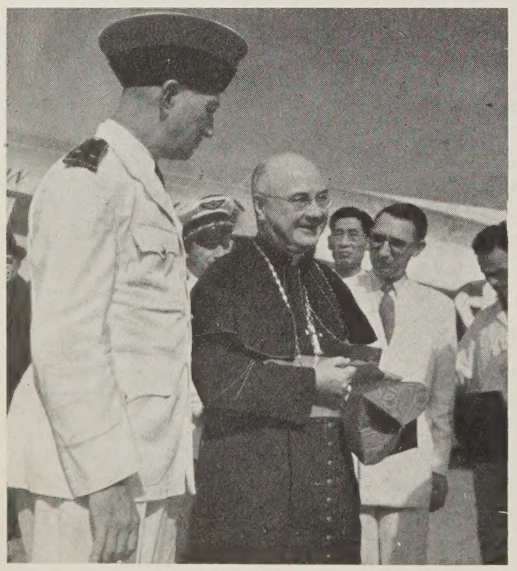
EN CALIFORNIE, une « aile volante » YB-49 de l'armée américaine, l'avion actuellement le plus puissant du monde, avec ses 32.000 CV, s'est écrasée au sol. Les cinq membres de l'équipage ont péri carbonisés.

AU PALAIS DES SPORTS, au cours de la Fête des apprentis de la Société Nationale des Chemins de Fer français, de jeunes athlètes défilent devant la tribune officielle, applaudis par le président Vincent Auriol.

AU CHATEAU DE BENRATH, près de Dusseldorf, les leaders politiques des trois zones occidentales de l'Allemagne ont délibéré sur les diverses possibilités d'augmenter la production du charbon de la Ruhr.

EN SUÈDE, la Journée nationale a été marquée par des festivités grandioses. Au Stadium de Stockholm, vingt corporations, défilant devant la tribune royale, ont reçu leur drapeau des mains du roi Gustave V.

A LA HAVANE, M. Carlos Prio Socorras, élu président de la République cubaine, reçoit l'accolade du chef de l'état-major. A gauche, l'ancien président, M. Grau San Martin; à droite, le vice-président Pujol.



M^gr SPELLMAN, cardinal américain, s'est rendu en Indochine, où il a été reçu à Saïgon par le général de Latour, commissaire pour la Cochinchine, et M. Royère, conseiller diplomatique de M. Bollaert.

LE PRÉSIDENT TRUMAN, portant au bras son insigne d'ancien combattant de la Grande Guerre, échange un shake-hand avec un vétéran du Nebraska au cours d'une manifestation patriotique à Omaha.

M^me DEBRAY, vice-présidente du Conseil municipal de Paris, félicite les montagnards joueurs de cor alpin, au cours d'une manifestation folklorique à laquelle participaient des sociétés suisses et britanniques.

L'ACCORD DE LONDRES

PAR ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET

AMBASSADEUR DE FRANCE

La presse, les milieux parlementaires ont accueilli l'accord de Londres du 4 juin par une tempête de protestations analogue à celle qui, jadis, avait obligé Aristide Briand à quitter la Conférence de Cannes et à donner sa démission. Il aurait mieux valu comprendre plus tôt que les choses en viendraient là où elles en sont, si on les laissait y aller. L'agitation de la dernière heure n'absout pas la faute des heures précédentes. Avant d'incriminer autrui, commençons par nous en prendre à nous-mêmes !

Il y a longtemps, en effet, que les Anglo-Saxons nous ont averti du souci majeur qui les anime et des moyens par lesquels ils sont résolus à tenter de s'en affranchir. Ils plient sous le faix des quelque 300 millions de livres et 600 millions de dollars que leur coûte, par an, le ravitaillement des habitants de leurs zones d'occupation. Ils veulent à tout prix, et le plus vite possible, se débarrasser de ce fardeau. Comment y parvenir, sinon en restaurant l'activité économique allemande et en mettant l'Allemagne en mesure de payer par le produit de son travail les frais de sa subsistance ? C'est ce que les conseillers allemands des Anglo-Saxons ont répondu aux interrogations qui leur étaient adressées. Mais, ont-ils ajouté, pour que l'Allemagne travaille avec le rendement souhaitable, il faut qu'elle puisse non seulement administrer sa propre économie, mais se gouverner politiquement elle-même. Et les Anglo-Saxons leur ont prêté une oreille complaisante. « Attention ! se sont alors écriés les Français, si vous laissez les Allemands restaurer leur activité économique, ils vont cesser de nous envoyer du charbon et du coke et reconstituer leur potentiel de guerre. Il faut qu'au moins la Ruhr, soustraite à ses anciens propriétaires, demeure soumise à un contrôle international. Et si vous laissez les Allemands libres de se donner un statut politique ils vont rétablir un Reich centralisé, tel que Hitler l'avait édifié, parce qu'ils y voient la condition du recouvrement de leur puissance. Nous ne pouvons donc vous suivre sur la voie dangereuse où vous vous engagez ! »

Les Anglo-Saxons n'ont pas été convaincus. Passant outre à notre refus, ils ont fondu leurs deux zones en une seule et, par la Charte de Francfort, à la fin de 1947, octroyé un gouvernement économique allemand à cette bizone. En même temps, les relations avec l'U.R.S.S. se sont tendues. Les conférences de Moscou et de Londres ayant échoué, la coupure de l'Allemagne en deux est apparue comme sans remède. Les Anglo-Saxons en ont conclu que l'heure était venue de pousser plus loin la réalisation de leurs projets et d'organiser politiquement et économiquement la portion d'Allemagne qui leur est échue.

Le moment était-il favorable ? On peut en douter. Car, à la suite de la visite de l'ambassadeur Bedell-Smith à Molotov le 5 mai dernier, il a semblé que la Russie des Soviets entre-bâillait sa porte à une reprise des contacts interrompus. En prenant l'initiative d'organiser à trois l'Allemagne occidentale, en annonçant qu'on allait y procéder à une réforme monétaire, on risquait de fermer cette porte, de ranimer la guerre froide, de fournir aux Russes l'occasion d'appliquer les mesures préparées par eux pour faire de l'Allemagne orientale un nouvel Etat satellite, qui serait présenté, avec Berlin, sa capitale, dont le séjour nous serait rendu intenable, comme le véritable Reich allemand, le seul authentique.

Les Anglo-Saxons ne se sont pas arrêtés à ce risque. Aussi bien avait-il été décidé que les zones de l'Ouest seraient incluses dans le plan Marshall et que leur relèvement serait un élément fondamental du relèvement de l'Europe. La Grande-Bretagne et l'Amérique ont donc invité la France et, avec elle, les Etats du Benelux à dresser en commun un plan d'organisation économique et politique de l'Allemagne occidentale. C'est ce plan qui a fait l'objet des délibérations des experts délégués à Londres.

Au cours de laborieux débats, les Français ont renouvelé leurs avertissements, répété leur argumentation et plaidé vigoureusement pour leur thèse. On ne peut pas dire que leurs collègues les aient purement et simplement éconduits. Ils ont tenu compte de leurs objections. Ils ont cherché à y faire droit dans une certaine mesure. Ainsi est né l'accord de Londres. Selon les uns, il représente un honorable effort de compromis, selon les autres, une capitulation désastreuse.

Pour en juger, il n'est que d'examiner de sang-froid son contenu.

Rappelons, d'abord, quelles sont, en face de l'Allemagne, les revendications françaises. En matière économique, elles visent le rattachement de la Sarre au territoire économique de la République, le paiement des réparations, la livraison d'un certain tonnage de charbon et de coke, la gestion, ou, du moins, le contrôle international de la Ruhr ; en matière politique, une occupation prolongée, une surveillance effective de la démilitarisation, un statut de caractère nettement fédéral.

Où en sommes-nous à ces divers égards ?

Le rattachement de la Sarre est définitivement acquis. Le paiement des réparations sera repris dans le cadre des trois zones. L'accord de Londres ne le spécifie pas. Mais les conversations qui ont eu lieu en marge de l'accord l'ont confirmé. Quant aux livraisons de charbon et de coke, elles restent, et resteront, tant que l'occupation durera, réglées par l'accord de Moscou, modifié à Berlin ; c'est-à-dire que nous garderons le bénéfice d'une échelle mobile qui nous fait automatiquement profiter de l'augmentation de la production. La Ruhr fabrique actuellement environ 4 millions et demi de tonnes d'acier ; nous en fabriquons le double. Quand elle fabriquera 8 millions de tonnes, nous en fabriquerons douze ou quinze. Il n'est donc pas exact que le relèvement industriel de la France passe, désormais, après celui de l'Allemagne.

Les Anglo-Saxons n'ont pas admis, il est vrai, que les mines de la Ruhr fussent expropriées, ni que leur gestion fût confiée à une société internationale, ou à un « trusteeship », comme le souhaitent les socialistes français ; et c'est regrettable. En revanche, ils ont accepté que, pendant toute la durée de l'occupation, les commandants en chef disposent, s'il est nécessaire, d'un pouvoir absolu de contrôle et même de gestion. A l'abri de cette précaution, une « autorité internationale », dont la composition et le fonctionnement, encore très vagues, seront ultérieurement précisés, sera établie. Après la fin de l'occupation, elle restera en vigueur. Sa tâche sera de contrôler non pas, malheureusement, la production, mais la répartition du charbon, du coke et de l'acier, conformément aux obligations de l'Allemagne. Elle recevra des rapports réguliers ; elle aura le droit d'exiger des explications supplémentaires, de procéder à des enquêtes, de réclamer des sanctions. Dans son sein seront représentés l'Angleterre, la France, l'Amérique, l'Allemagne, chacune avec trois voix, les Etats du Benelux, chacun avec une voix. Mais, pour commencer, les voix allemandes appartiendront à l'Angleterre ; et lorsqu'il y aura plainte et demande de sanction contre l'Allemagne, celle-ci sera exclue du vote.

En ce qui concerne le chapitre de la sécurité, l'accord de Londres prévoit que l'occupation sera prolongée. Elle ne cessera pas avant que la paix soit assurée. Il n'y sera pas mis fin sans le consentement des signataires de l'accord. Chacun de ceux-ci pourra, à tout moment, signaler aux autres les faits qui l'inquiéteront et requérir leur intervention.

Un « Office militaire de sécurité » sera créé dès maintenant pour coordonner et appliquer les mesures de surveillance. L'occupation ne sera pas abolie sans qu'un système d'inspection destiné à lui survivre ait été, au préalable, institué et un accord conclu sur le désarmement, la démilitarisation, le contrôle de l'industrie.

Et même après la cessation de l'occupation certaines régions, dites *régions-clés* (en fait, la Ruhr et la Rhénanie), resteront tenues par des garnisons.

Devant cet ensemble de mesures, on ne saurait reprocher aux experts londoniens d'avoir négligé l'hypothèse d'une renaissance éventuelle du danger militaire allemand.

Enfin, le statut politique prévu à Londres stipule que les commandants en chef confèreront avec les ministres-présidents des Etats des zones occidentales. Ceux-ci seront autorisés à réunir une Assemblée constituante, chargée de préparer une Constitution qui sera, ensuite, soumise à l'approbation des Etats. Les membres de cette Constituante seront désignés par les Diètes des Etats, soit que ces dernières les nomment directement, soit qu'elles laissent au suffrage universel le soin de les élire. La Constitution élaborée devra *adopter une forme fédérale de gouvernement qui protège suffisamment les droits des différents Etats, tout en prévoyant une autorité fédérale, capable de garantir les droits et les libertés de l'individu.* A ces conditions seulement, les commandants en chef donneront leur agrément au plébiscite. La thèse recommandée par les experts n'a donc pas sacrifié le fédéralisme ; elle n'est pas celle de la Confédération d'Etats, préconisée par le général de Gaulle, celle du fédéralisme intégral ; elle s'en tient à un fédéralisme mitigé.

Tel est l'essentiel de l'accord de Londres. Il appelle des retouches, des aménagements, des corrections, des précisions. Et l'on veut croire qu'on ne les lui refusera pas. Mais il n'apparaît pas qu'il soit catastrophique. C'est un instrument dont, avec des idées claires, un esprit en alerte et une volonté ferme, on peut tirer parti. On dit qu'il rend la main à l'Allemagne et crée deux Reich qui voudront se rejoindre. C'est possible. Mais ce n'est pas, non plus, une solution de laisser l'Allemagne sans pain, sans travail et sans espoir. La scission de ce pays en deux est, sans doute, fâcheuse. Nous n'en sommes pas responsables. Nous aurions beau ne pas la consacrer en droit, elle n'en existe pas moins en fait, et depuis deux ans. A partir de ce moment, force est bien d'assurer à l'Allemagne occidentale une vie meilleure que celle de l'Allemagne orientale. L'Allemagne a, par la faute des Alliés, reçu la faculté de se tourner vers le plus offrant de ses occupants. Le nationalisme, l'hitlérisme y sont en progrès. Nous le constatons. Mais déchirer l'accord de Londres, n'ouvrir à l'Allemagne d'autre perspective que celle de demeurer, sans limite de temps, sous le régime de l'occupation militaire, est-ce cela qui la gagnera à la démocratie ? Elle sera plutôt rejetée dans les bras de la Russie. Le danger qui menace l'avenir, c'est celui de la conquête de l'Europe par l'impérialisme communiste ; c'est un danger russo-allemand. Rompre la solidarité occidentale encouragerait la Russie dans ses desseins. Y rester fidèle, c'est nous protéger contre eux, garder le moyen d'agir sur l'esprit de nos Alliés, conserver le bénéfice du plan Marshall et, pour le cas où les Allemands redeviendraient agressifs, ménager les amitiés qui nous permettraient de les affronter de nouveau, comme en 1914 et en 1939.

A bord du « Duguay-Trouin », S. M. Bao Dai, échangeant son stylo avec celui de M. Bollaert, signe le protocole franco-vietnamien.

LE VIET-NAM ENTRE DANS L'UNION FRANÇAISE

LE 5 JUIN 1948 EN BAIE D'ALONG

de notre envoyé spécial CHARLES RUEN

Baie d'Along, 5 juin (*par avion*). — On dit qu'elle est la plus grandiose des baies du monde. Elle est, en tout cas, un de ces accidents terrestres qui surprennent la nature autant que l'homme. Ses rocs immenses, ses saillies verticales en font un royaume étrange, presque dantesque si l'on songe que seuls les rapaces hantent les sommets et que les monstres marins habitent les grottes effrayantes où bouillonne une mer mystérieuse et hystérique.

Çà et là quelques sampans sont au mouillage. Des simples y vivent comme il y a des centaines d'années vivaient les pères de leurs arrière-arrière-grands-pères. Le progrès, qui n'a point su dominer la nature, n'a point atteint davantage l'homme qui se réfugie dans le silence de ce chaos hallucinant.

Un monde s'achève là dans tout ce qu'il a d'étroit et de misérable. La force appartient au rocher, la puissance à l'océan. Depuis des siècles l'un et l'autre se défient sans qu'aucun ait jamais cédé.

C'est ce décor grandiose que la France a choisi pour tourner une page de son histoire. Dans ce cirque mouvant qui dépasse le calcul humain et que sertit la plus redoutable gaine de « cailloux » monstrueux, la division navale d'Extrême-Orient apparaît tout à coup, véritable jouet pour pygmées si le génie invisible qui règne sur la baie d'Along est à l'échelle de son royaume fantastique.

Au centre, le croiseur *Duguay-Trouin*. Tout autour, des contre-torpilleurs, des avisos, des destroyers d'escadre, des coast-guards, des transports d'Etat. En tout dix-huit bâtiments qui, la veille au crépuscule, ont tous, à la même heure, hissé le grand pavois alors que les batteries du *Duguay-Trouin* tonnaient sur la rade gigantesque et que le pavillon du haut commissaire de France remplaçait la marque de l'amiral Mariani.

Nous la découvrons dans le matin triste, car le soleil boude l'histoire depuis qu'à Austerlitz on en fit un usage immodéré ! Du ciel où notre *Catalina* lutte contre les appels d'air, la rade immense a l'air d'une simple poche d'eau et nos navires de hochets pour Lilliput.

L'amérissage nous ramène aux justes réalités des choses et brusquement le *Duguay-Trouin* prend les proportions d'un pays qui est cher à tous nos cœurs : la France.

C'est ici que, dans quelques heures à peine, l'indépendance du Viet-Nam consacrée au sein de l'Union française va venir, après celle de l'Inde, dire à la vieille Europe que son système est dépassé.

La vieille Indochine, celle de la conquête, a vécu. Il y a juste quatre-vingt-six ans, ce 5 juin, l'empereur Thu Duc sollicitait la suspension définitive des hostilités et recommandait à ses sujets de ne jamais plus prendre les armes contre la France.

5 juin 1862... 5 juin 1948... Le Viet-Nam entre dans une voie nouvelle et complète la métamorphose indochinoise. S'il a montré moins de spontanéité que le Cambodge et le Laos à solliciter son adhésion dans la communauté de l'Union française, la sincérité de ses chefs actuels ne fait malgré tout aucun doute.

Un mariage de raison est moins que tout autre une mauvaise affaire. Les tractations de celui-ci ont été longues et parfois décevantes. Mais l'homme de bonne volonté qu'est M. Bollaert a vaincu les difficultés dont on cherchait à encombrer sa route.

Les pessimistes ont juré que Bao Daï ne viendrait pas au rendez-vous. A peine avons-nous touché l'eau que le pilote du *Catalina* nous désigne un gigantesque hydravion argenté qui, à son tour, se pose sur la rade dans un jaillissement d'écume. Un autre tournoie dans le ciel gris. Le premier, le radio du bord nous le confirme, est celui de S. M. Bao Daï. Le second, celui du président Xuan et des ministres investis du gouvernement central vietnamien.

Tout le monde est exact au rendez-vous.

Accueillis par M. Emile Bollaert à leur arrivée sur le croiseur *Duguay-Trouin*, l'ex-souverain d'Annam, le général Xuan et le vice-président Tran Van Huu s'enferment aussitôt dans le salon rouge et or où, voilà de longs mois déjà, M. Bollaert tendit une première fois la main à Bao Daï.

Les portes ont été refermées. Un fusilier marin en armes veille à l'entrée et les photographes cherchent à opérer par les hublots fermés.

Les membres de la suite, les ministres du gouvernement central, le haut état-major français devisent sur la plage arrière du croiseur pour tromper l'attente. Les journalistes qui sont logés sur le transport d'Etat *Ile-d'Oléron* arrivent à toute vitesse par la vedette de l'amirauté. Ils sont furieux d'avoir raté l'arrivée. Mais ils n'auront cette fois que peu de temps à attendre. A peine ont-ils eu le temps d'accoster au *Duguay-Trouin* que la porte s'entr'ouvre et qu'on les introduit au salon où un fonctionnaire fait office de chef du protocole et les présente un à un à l'ex-empereur, au haut commissaire de France et au général Xuan, qu'ils connaissent mieux.

— A vingt-cinq on est ordinairement à l'étroit... dit le commandant Cloarec, second du bord.

Aujourd'hui nous sommes plus de quatre-vingts qui soufflons avec ardeur. Mais nul ne consent à reconnaître qu'il a chaud et qu'il transpire. Chacun attend avec impatience que M. Royère, conseiller diplomatique auprès du haut commissaire, donne lecture de l'acte diplomatique qui consacre l'entrée du Viet-Nam libre au sein de l'Union française.

M. Bollaert dit brièvement toute sa joie et l'ex-empereur n'est guère plus prolixe que le haut représentant de la France. C'est le général Xuan qui dégage la portée de l'accord qui vient d'être signé et qui fait appel à l'unanimité vietnamienne.

Et, comme il est plus de treize heures, on se précipite sur la plage arrière où les fusiliers marins rendent les honneurs et où la musique du bord est déjà rassemblée.

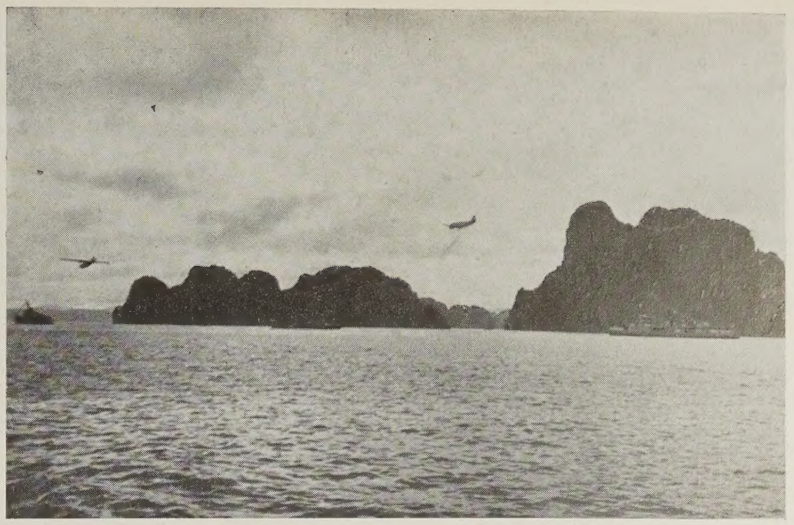
Et, tandis que la sonnerie *Au Drapeau !* retentit, les couleurs du nouvel Etat, fond or, rayures transversales rouges, montent à bout de vergue où vient les rejoindre le vieux drapeau impérial de l'Annam avec son dragon grimaçant.

Puis, pour la première fois également, retentit l'hymne vietnamien, suivi de l'hymne impérial et de *la Marseillaise*.

Au premier rang de l'assistance, visiblement secouée par l'émotion, Bao Daï se tient rigide, impénétrable. Auprès de lui le haut commissaire de France et le général Xuan laissent errer un sourire sur leur visage. La minute, il faut le reconnaître, est infiniment bouleversante et il est plus d'un témoin de ce salut aux couleurs mémorable qui se sent les larmes aux yeux.

Un drapeau neuf, lorsqu'il est celui de la liberté, est toujours magnifique.

DANS HANOI PAVOISÉ, LE PRÉSIDENT XUAN, EN ROBE DE MANDARIN, ANNONCE AU PEUPLE VIETNAMIEN LA SIGNATURE DU PROTOCOLE.



LES HYDRAVIONS DE BAO DAI ET DU GÉNÉRAL XUAN SUR LA BAIE D'ALONG.

S. M. BAO DAI ET LE GÉNÉRAL XUAN SONT ACCUEILLIS PAR M. BOLLAERT.

La France, aujourd'hui, consacre son but émancipateur et découvre à la pleine vision du monde le véritable but de son action qui est d'instruire et de libérer les peuples.

Cela ne va pas toujours sans dommage. Mais la France accepte les risques, car elle sait aussi que peu nombreux sont, par le monde, ceux qui la détestent.

Un cocktail réunit alors sur la plage arrière du croiseur tous les invités de cette grandiose manifestation. C'est le moment où Bao Daï consent à sortir du mutisme qu'il s'imposait au temps de M. Vinh Thuy.

Il dit sa joie de voir réaliser enfin cette étape nécessaire et ne cache pas qu'il compte beaucoup sur l'action du Gouvernement central du Viet-Nam pour ramener la paix en Indochine. Mais quand on lui demande s'il compte remonter un jour sur le trône et guider les affaires de l'Etat, S. M. Bao Daï est infiniment plus circonspecte.

De son côté, le président Xuan exulte :

— Nous sommes enfin à pied d'œuvre, dit-il, et nous allons pouvoir faire un excellent ouvrage.

Quand à M. Bollaert, il dira :

— Si l'accord signé ne fait pas de miracle et ne règle pas tout, il concilie les aspirations des Vietnamiens et les intérêts matériels et moraux de la France. La joie que j'éprouve après avoir enregistré l'adhésion du Cambodge et du Laos à l'Union française est complétée aujourd'hui par la solennelle adhésion du Viet-Nam à la grande famille des peuples qui composent cette union.

Le déjeuner est servi sur la plage arrière du navire et ne groupe qu'une vingtaine de personnes pour venir à bout des tranches de foie d'oie qui figurent au menu, des langoustes Thermidor, des poulets grillés lardés de jambon, des pommes nouvelles, des asperges, des entremets et des fruits.

Cependant que les suites de l'empereur et du général Xuan ont été réparties sur les contre-torpilleurs mouillés en rade et qu'une réception a lieu pour la presse à bord du transport d'Etat *Ile-d'Oléron*.

A 16 h. 30, deux vedettes quittent le *Duguay-Trouin* pour faire le tour de la rade. Tous les équipages sont alignés sur les unités, état-major en tête. Les coups de sifflet répondent au canon.

Il faudra près de deux heures pour passer en revue toutes les unités alignées cap vers le large tout autour du *Duguay-Trouin*.

Le spectacle est impressionnant et comptera parmi les visions les plus éblouissantes de cette journée mémorable.

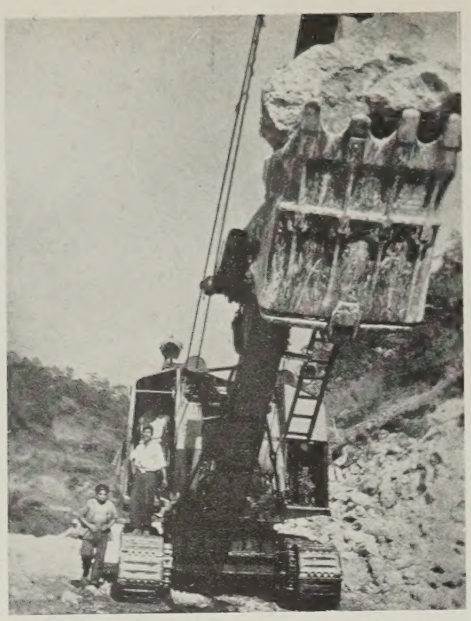
Avec aussi l'ensemble de la rade illuminée et les pinceaux des projecteurs fouillant l'horizon et déshabillant les rocs de leur manteau d'ombre.

Les hublots font des taches de lumière que reflète l'eau calme de la baie. D'un bord à l'autre on échange, par télégraphie lumineuse, d'ultimes messages.

Encore quelques heures et la rencontre historique de la baie d'Along ne sera plus qu'un souvenir. Mais un souvenir qui appartient à l'Histoire.

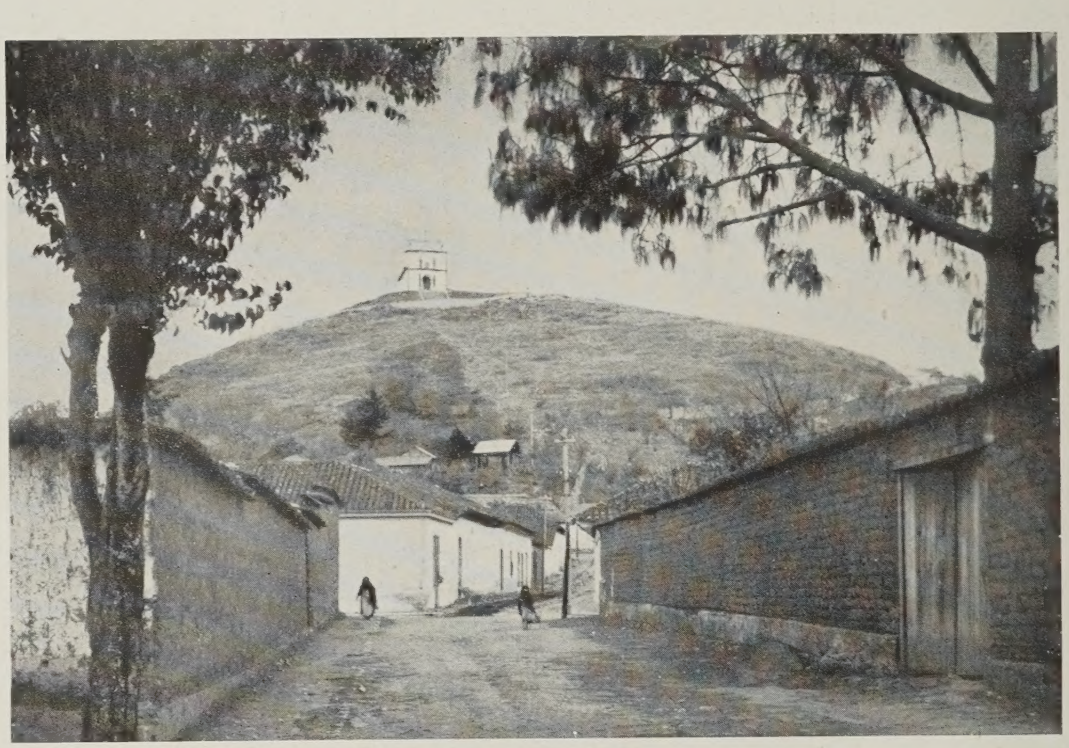
PROBLÈMES DU MEXIQUE MODERNE

par notre envoyée spéciale LOUISE WEISS.



CONSTRUCTION DE LA ROUTE PANAMÉRICAINE.

NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE (AU CENTRE).



UN DES NOMBREUX SANCTUAIRES QUI DOMINENT LA VILLE DE SAN-CRISTOBAL LAS CASAS.

INDIENS DE CHAMULA, EN COSTUME LOCAL, SE CHAUFFANT AU SOLEIL DANS UNE RUE DE SAN-CRISTOBAL.

Me voici à dos d'un grand cheval bai, assise sur une selle mexicaine en cuir ouvragé. 2.800 mètres d'altitude. Le soleil éblouit. Les agaves piquent. Des papillons volettent. La brise exalte, mélange d'effluves alpestres et d'ardeurs tropicales. Nous sortons de San-Cristobal Las Casas, un gros bourg où, venant de l'aérodrome de Tuvtla-Gutierrez, nous nous sommes hissés en autobus par les lacets et les corniches de la toute nouvelle route panaméricaine. Quant au secteur du Mexique, cette route qui reliera un jour l'Alaska au cap Horn, les plages du détroit de Behring (passage vers le pôle Nord) aux roes du détroit de Magellan (passage vers le pôle Sud) est presque terminée. C'est une voie monumentale dont la signification civilisatrice vaudra celle des anciennes chaussées romaines. Au Mexique, elle traverse des sierras désertiques et des forêts tourmentées qui changent d'aspect en quelques instants, propices, selon l'altitude, soit aux mélèzes, soit aux manguiers. Sur les hauts plateaux, elle relie quantité de villages dont les cloches défient les décombres des anciennes civilisations aztèque, zapotèque, toltèque ou maïa.

Mais ce matin nous avons quitté cette route qui, au delà de San-Cristobal Las Casas, mène vers le Guatemala et nous nous sommes enfoncés dans les montagnes à la recherche des villages primitifs que le progrès apporté en camions — médicaments, livres, vêtements, ustensiles ménagers — n'a pas encore transformés. Nous... c'est-à-dire le chef de la police de San-Cristobal, personnage pittoresque et galant, bardé de pistolets et coiffé d'un large sombrero ; puis, amazone alerte, Claude Lescuyer, la fille de notre ambassadeur à Mexico ; ensuite Michel Chevalier, de l'Institut français d'Amérique latine, et moi-même.

Nous croisons quantité de paysans. Ils trimballent leurs pauvres produits vers la ville : un rouleau de sel, un petit sac de maïs, du poisson sec, des bâtonnets de bois odorant pour les encensoirs des églises, des poteries, des paniers. Certains ont marché toute la nuit, pieds nus, bâton à la main — le bâton à écarter les broussailles, à tuer les serpents, à rosser un ennemi. Ceux de Chamula portent des sarraus de rugueuse laine noire, ceux de Zinacantan des sarraus de laine blanche rayée de rose. Tous sont coiffés de chapeaux de paille auxquels flottent des rubans de couleur. Les femmes peinent comme des bêtes de somme. L'une porte sur son dos deux enfants dans un châle, à chaque bras un lourd panier et retient un sac de pois entre ses dents serrées. Pour garder les mains libres, hommes et femmes attachent généralement leurs besaces à une bandoulière leur ceignant le front, si bien qu'ils marchent courbés, mais vite. Une file indienne est toujours triste, rapide et mystérieuse.

Tout à coup un calvaire nous oppose ses trois croix. Celle de Jésus croule de fleurs et d'épis de maïs.

Cacique en tête, les notables de Chamula nous attendent. Les salutations se multiplient, traduites par le secrétaire, seul à savoir le « tsotzyl »

ARTISAN INDIEN, VÊTU DU SARRAU EN LAINE TRADITIONNEL, TRAVAILLANT DES FIBRES DE CACTUS.

et l'espagnol. Nous sommes cérémonieusement conduits à l'église. Dans la nef, point de chaises. Posés à même les dalles, des cierges éclairent, devant la châsse de sainte Rose, un groupe de femmes accroupies. De précieux coffrets, ces paysannes tirent des vêtements pour la sainte. Elles ont allumé des brasiers odorants et s'exaltent aux mélodies liturgiques inlassablement répétées qui s'envolent des doigts de trois vieux harpistes accroupis comme elles devant la sainte.

Non moins cérémonieusement, nous sommes menés à l'école. Une seule classe. Une vingtaine d'enfants de six à seize ans apprennent à lire. Le gouvernement mexicain, comme jadis le gouvernement des Soviets, liquide l'analphabétisme. Des millions d'Indiens ne connaissent même pas les rudiments de l'alphabet. Quinze cent mille d'entre eux n'entendent point l'espagnol.

Nous revenons à l'église. Les fidèles qui en sortent se prosternent devant le soleil. Le chef de la police nous assure que nombre de villageois obéissent encore aux sorciers. Sorts et maléfices donnent lieu à des exorcismes et à des vengeances sans fin. Nous sommes à l'un des confins du monde moderne. L'école et la thaumaturgie, l'église et la sorcellerie cohabitent.

Les danses des Indiens de Chamula rassemblent la population en certains jours de fête. Quelques paysans les esquissent pour nous. Ils descendent des collines avoisinantes déguisés en singe, en lion, en tigre. Et, au son des harpes apportées de l'église, sur les airs mêmes qui avaient enchanté sainte Rose, ils battent pendant des heures leurs faunesques entrechats...

Nous remontons sur nos chevaux et sortons du territoire de Chamula par un défilé qui nous éloigne encore de Las Casas. Un Indien court au-devant de nous sans accrocher son poncho noir aux pointes des agaves. A l'issue du défilé, un autre Indien au poncho blanc et rose nous attend pour nous conduire à Zinacantan, dont les regidores, drapés de longs vêtements écarlates, sages et laconiques comme des mandarins chinois, nous saluent sans cesser de tresser des rubans de paille.

La Chine ! Oui, impossible au Mexique de ne point constamment évoquer l'Asie. Ce sont des faces mongoles qui se prosternent devant les saints des églises, des yeux bridés qui vous épient derrière les clôtures de cactus, des doigts furtifs qui vous tâtent et quelquefois vous volent. Les tribus qui peuplent l'Ouest américain ont dû, en des temps très anciens, quitter la Sibérie par le détroit de Behring et, devançant la route, se couler le long des Montagnes Rocheuses jusqu'aux Andes.

L'avion nous reprend à Tuxtla-Gutierrez. Bientôt nous survolons les fiévreuses lagunes de l'océan Pacifique et Salina-Cruz, que ses riverains, jaloux de la sensationnelle réussite d'Acapulco comme centre balnéaire, voudraient transformer en station de tourisme malgré la chaleur qui accable l'isthme de Tehuantepec l'année durant. Le Mexique, dès aujourd'hui, dispose de quelques magnifiques hôtels. Ainsi, dans un paradis de fleurs, la résidence de Fortin, au pied de l'Orizaba, à mi-chemin entre Mexico et Vera-Cruz. Des milliers de gardénias frais sont jetés tous les matins dans la piscine de Fortin. Leur parfum enivre les baigneurs. Mais l'isthme de Tehuantepec vient seulement de perdre son caractère infernal. Depuis quelques mois des canaux quadrillent sa brousse. Des machines arrachent les lianes, retournent les souches. L'irrigation demeure un des problèmes économiques cruciaux du Mexique. Le défrichement de la terre s'y poursuit, parallèle au défrichement des âmes. Bientôt, sur des centaines de kilomètres carrés, on plantera du thé, du riz, du café, du maïs. Bientôt... Pour le moment les indigènes sont peu nombreux et les Blancs plus rares encore, mais l'aérodrome est tellement grand et si bien entretenu que l'importance stratégique de l'isthme saute aux yeux. Des ingénieurs rêvent d'un canal qui doublerait celui de Panama ou d'un équipement portuaire et ferroviaire qui permettrait de transporter les bateaux d'un océan à l'autre, sur rail. Eventuellement les Amériques pourraient défendre leur indépendance là. Elles y pensent. La route les aiderait.

Oaxaca. M. Bellon, notre agent consulaire, nous reçoit dans sa maison dont les lustres sont remplacés par des cages remplies d'oiseaux. Ah ! je veux consacrer quelques lignes à la gent ailée du Mexique. Aux oiseaux-mouches qui boivent dans les calices des fleurs, aux cardinaux dont le plumage pourpre zèbre les bois d'éclairs, aux oiseaux bleus qui sortent comme des flèches de buissons piquants et aux noirs *zopilotes*, sorte de vautours, qui couronnent villes, bourgs

LE MEXIQUE, TRAIT D'UNION ENTRE L'AMÉRIQUE DU NORD ET L'AMÉRIQUE DU SUD, A UNE GRANDE VALEUR STRATÉGIQUE DANS LE SYSTÈME DÉFENSIF ÉLABORÉ A BOGOTA. LA CONSTRUCTION DE LA ROUTE PANAMÉRICAINE EST ACTIVEMENT POURSUIVIE. (LE TRACÉ EN POINTILLÉ INDIQUE LES TRONÇONS INACHEVÉS). CETTE ROUTE RELIERA BIENTOT L'ALASKA AU CAP HORN, LES PLAGES DU DÉTROIT DE BEHRING (PASSAGE VERS LE PÔLE NORD) ET LE DÉTROIT DE MAGELLAN (PASSAGE VERS LE PÔLE SUD). ELLE CONSTITUERA DONC L'ÉPINE DORSALE DU SYSTÈME DÉFENSIF AMÉRICAIN.

La radieuse Vierge de la Soledad, a Oaxaca.

et villages. De leurs yeux perçants, les *zopilotes* repèrent tout charnier. Un chien meurt sur la route. Deux heures après il n'en reste plus que le squelette.

Nous gravissons les pentes de Monte-Alban. La colline surplombe la vallée. Des fouilles ont mis au jour un immense camp retranché. Ses marches descendent vers des pyramides consacrées au soleil, à la lune, au vent. Une théocratie dont il est difficile de déterminer les éléments militaires par rapport aux éléments religieux régnait sur les Zapotèques. A en juger par ses guerriers et ses dieux, elle se développait, terrible. Les visages des statues gardant les tombes sont ornés de griffes de tigre. Leur rictus est demeuré effrayant. Au fond de la vallée d'Oaxaca, à Mitla, les archéologues ont découvert des temples dont la fureur géométrique me parut inhumaine. Sur des pierres calcinées par le soleil, le sang des victimes coulait à flots.

Vieux de vingt siècles, les ahuehuetl ombrageaient déjà la vallée au temps de ces sacrifices. Ils ont assisté également à l'arrivée des conquistadores qui changèrent le monde d'Amérique centrale. N'oublions jamais que Cortès fut aidé dans la destruction des civilisations précolombiennes par quantité de tribus lasses de fournir des victimes aux peuplades les plus fortes. A Cholula par exemple, à une centaine de kilomètres seulement de Mexico, cent soixante chapelles et églises s'élèvent sur les emplacements des anciens temples païens rasés par les Espagnols. A Oaxaca, le contraste est plus saisissant encore parce que les éléments en sont plus beaux. Les Indiens en leurs pauvres paillotes de bambous et de palmes vivent au milieu des ruines de leur civilisation originelle. Mais cette civilisation, ils ne la regrettent pas. Par les sentes et par les routes, aux jours de marché, ils s'en vont porter des fruits et des fleurs aux saints catholiques devenus les leurs. Coiffés de plumes, vêtus de satin, ils dansent en leur honneur des figures interminables dont la somptuosité n'exclut pas le caractère baroque. Bien que M^gr^ Martinez, archevêque de Mexico, se soit plaint à moi de l'insuffisance numérique de son clergé, l'évangélisation des indigènes n'est pas en péril. Ce sont des catholiques fervents.

Quand le cœur leur manque, ah ! ce n'est point vers les divinités zapotèques que les Indiens se tournent. Si leurs enfants sont malades ou leurs baudets blessés, si leurs femmes les trompent ou qu'ils se sentent mourir, ceux d'Oaxaca vont implorer, plutôt que les idoles sanguinaires de Monte-Alban, la radieuse Vierge de la Soledad. Ils demandent à s'envelopper dans les plis de son manteau de velours et, en ce somptueux habitacle, se sentent réconfortés. A comparer les dieux des deux civilisations, qui ne les comprendrait ?

(A suivre.)

Vendeurs de poteries façonnées a la main sur le marché en plein air d'Oaxaca.

Sur un autre marché aux couleurs rutilantes, vendeuses de sarapes et d'herbes curatives.

EDOUARD MANET. « MADAME MANET AU CANAPÉ BLEU. » (Ce tableau du musée de l'Impressionnisme aurait figuré dignement à la Biennale de Venise.)

LES CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS A LA BIENNALE DE *Venise*

par LOUIS CHÉRONNET

NOUS avons assez, en France, le goût et la connaissance des expositions de peinture pour être immédiatement séduits par l'intérêt de la Biennale de Venise et applaudir à la réussite d'une telle confrontation des différentes expressions de l'art moderne. Et ceci d'autant plus que notre pays vient d'y remporter, dès l'ouverture, un succès par lequel est reconnue notre position prédominante dans la conduite du mouvement universel de la peinture depuis près d'un siècle. Non seulement le pavillon de l'Impressionnisme est considéré par les visiteurs comme offrant un merveilleux « ensemble-clé », mais encore c'est un des plus authentiques maîtres de l'école contemporaine française, Georges Braque, qui a remporté le Grand Prix, dans une courte lutte où son principal rival était aussi un des meilleurs parmi les nôtres : Georges Rouault.

Etant donné l'importance de cette manifestation internationale, qui réunit les représentants d'une quinzaine de pays sous les ombrages des Giardini, il est impossible de tout considérer en un seul article. Nous parlerons donc aujourd'hui de la participation française, réservant pour la semaine prochaine l'étude des sections italienne et étrangères.

La lumière italienne, et singulièrement celle de Venise, irisée d'une humidité où jouent toutes les ardeurs du soleil, convient particulièrement bien, on s'en doute, à un congrès d'œuvres de ceux qui furent les apôtres du divisionnisme des couleurs et de la peinture claire. (D'ailleurs, la Piazetta, le Grand Canal et le palais ducal ont inspiré Monet et Manet.) Manet et Monet, Pissarro et Cézanne, Morisot et Renoir, Degas et Van Gogh, Gauguin, Seurat et même Lautrec trouvent donc ici l'atmosphère qui leur convient le mieux, dans des salles lumineusement blanches et aérées.

Dès l'entrée, avant toute considération de détail, l'œil sent que va commencer une fête dont il se sent friand au premier regard. La consultation du catalogue montre, en outre, quel souci a été apporté au rassemblement des œuvres, puisque les « prêteurs » ne sont pas seulement des collectionneurs et des musées français et italiens, mais nombre d'amateurs et de musées étrangers. Ainsi Londres, Bruxelles, Florence, Lausanne, Budapest, Berne, Vienne, Oslo, New-York, Zurich, Amsterdam, etc., ont concouru au triomphe d'un des plus déterminants groupements que l'art français ait enfantés. Et l'on imagine déjà combien les rappels heureux, sinon même les révélations, abondent dans une telle confrontation, dont la mise au point représente un patient travail, érudit et sensible, de récolement. Grâces en soient rendues au comité d'organisation et, particulièrement, à M. Rodolfo Palluchini, directeur des Beaux-Arts de Venise et secrétaire général de la Biennale.

L'hommage rendu à Monet contient la grande *Barque sur l'Epte*, dont les ombreuses harmonies vertes et violettes annoncent les *Nymphéas*, et qui, autant que les *Cathédrales*, justifie le terme qui

Auguste Renoir. « Les Parisiennes déguisées en Algériennes. »
(Collection particulière.)

caractérisa l'école : étonnante « impression » d'un paisible après-midi d'été dans la joie de vivre au sein de la jeunesse toujours renouvelée de la nature. *Le Printemps*, du musée de Lyon, fragile comme un bruissement de couleurs ensoleillées, est un témoignage d'une plastique encore plus vibrante et plus diluée. Et la vue du *Palais ducal*, à laquelle je faisais allusion plus haut, rejoint tout naturellement les autres « féeries » de l'eau et du soleil que sont *le Pont de Westminster à Londres*, *la Seine à Argenteuil*, le *Filet au bord de la mer*, qui marquent les grandes étapes de l'art du maître de Giverny.

A côté de Monet, ses deux disciples les plus affirmés, Sisley et Pissarro, sont fort intelligemment et subtilement représentés. Chez le premier, le tenant et l'aboutissant sont marqués par une *Vue de Montmartre* encore assez réaliste dans une délicatesse de touche qui fait penser à Corot et à Boudin et par un *Paysage de Printemps* qui est du pur tachisme proche de Seurat (lequel n'est représenté ici que par une toile, mais remarquable de concision démonstrative : *le Bec de Hoc à Grandcamp*). Chez le second, une évolution du même genre est sensible, quoique moins marquée, entre *Route longeant la voie ferrée*, très peu impressionniste, et le remarquable *Pont Neuf*, de la fin de la vie de l'artiste.

A côté de ces zélateurs de la doctrine pure, Manet, Renoir, Gauguin, Cézanne, etc., nous sont montrés dans leurs caractéristiques essentielles, dont les personnalités si diverses, tout en concourant à l'établissement des grands principes, conservent toujours leur originalité propre. Ainsi Manet s'impose comme l'étonnant descripteur d'une société qui va de la grande bourgeoisie à cette canaille qui séduira Toulouse-Lautrec : ici, de *Berthe Morisot en deuil*, d'un sombre espagnolisme, à ce libre épanouissement de féminité d'une paisible et fraîche animalité *la Serveuse de bocks* (avec le si beau bleu de la blouse de l'homme du premier plan), ou bien encore du portrait aigu de *Mery Laurent* à *la Fille des Folies-Bergère*. De Toulouse-Lautrec, on nous offre les mêmes rapprochements qui unissent une belle série de portraits d'hommes (*Désiré Dihau*, *Delaporte*, *Manzi*, *Rivoire*), tous merveilleusement inscrits dans leur temps, aux masques tarés des tenanciers d'établissements ou de *la Fille tatouée*.

Toujours dans ce même registre, où l'étude de l'humain tient une si grande place, Degas détaille la femme d'un œil impitoyable et Renoir la caresse d'un regard gourmand, qu'il s'agisse de ces curieuses *Parisiennes déguisées en Algériennes*, d'un orientalisme de pacotille et nées d'un souvenir des *Femmes d'Alger*, de Delacroix, ou des *Baigneuses* de la période de Cagnes, aux savoureuses vérités charnelles. Mais entre ces deux moments nous rencontrons la délicieuse *Jeanne Samary* et des *Paysages* plus éblouissants encore que les matinées de printemps qui les inspirèrent.

Enfin, voici les grands princes de l'indépendance, les créateurs admirables de mondes qui n'appartiennent qu'à eux, dans des gloires hautaines qu'ils ne partagent pas : Gauguin, hanté de symboles et de mystères exotiques, ne se départissant de son hiératisme décoratif que pour dépeindre avec une scrupuleuse et franche exactitude cette saisissante composition de *la Famille Schuffenecker* ; Van Gogh, halluciné dans un tourbillon d'éblouissements solaires et si magnifiquement humble devant la petite *Chambre d'Arles*, et le maître ingénu et volontaire qui semble maintenir toute cette immatérielle coupole d'apothéose de la lumière par ses « constructions » solides comme des colonnes et logiques comme des clés de voûte : Cézanne, orchestrateur de formes, allant à contre-courant, puisqu'au lieu d'analyser et de dissocier les éléments il en cherche toujours la synthèse définitive, Cézanne qui, pourtant, de *Sainte-Victoire* aux *Baigneuses*, des *Natures mortes* au *Portrait de Victor Choquet*, impose sa vision et demeure le grand maître sans qui, peut-être, l'impressionnisme n'aurait pas été ce qu'il a été dans toutes ses conséquences.

Je ne voudrais tout de même pas que, quels que

Edouard Manet. « La Serveuse de Bocks. »
(Collection particulière.)

soient les attraits de ce véritable musée de l'impressionnisme, ces grands morts m'empêchent de parler des vivants. Ces vivants dont le cortège se déroule avec une étonnante variété sur les murs du pavillon français, entre trois petites chapelles votives attribuées chacune à un grand aîné. Et, véritablement, dans chacune de ces petites salles brille une flamme différente de l'esprit : le mysticisme chrétien de Rouault, tout fait de sombres fulgurances, le nostalgique rêve juif teinté de merveilleux oriental de Chagall et le matérialisme sobre dans sa mystérieuse poésie d'intimité concrète de Braque. Trois peintres, trois inspirations, trois tempéraments, trois grandes œuvres d'essences différentes, mais qui, toutes les trois fidèles à leur nature, s'harmonisent dans un commun amour de l'expression plastique.

Derrière ces trois chefs de file, ces trois modèles de vertus picturales, la longue théorie des jeunes va son train, un peu disparate, mais séduisante quand même (il faut de tout pour faire une procession : des évêques et des enfants de chœur, et il est bien permis à ces derniers de jouer avec les fleurs qu'ils jettent sur leur chemin). Du figuratif à l'abstrait, du réalisme au surréalisme, des post-cubistes aux épigones du fauvisme, nous voyons donc ici une sélection presque complète (notons seulement quelques absences, qui ne sont pas toujours des oublis, aussi regrettables que certaines présences inutiles), donc assez justement significative, des différentes tendances qui animent actuellement la jeune peinture française, parmi lesquelles s'imposent les noms d'Alix et d'Aujame, de Tal Coat et d'Hartung, des Rohner et de Robin, de Marchand et de Brianchon, d'Estève et de Manessier, de Pignon et de Gischia, de Cavaillès et de Legueult, de Coutaud et de Gourmes, etc.

Nous verrons dans d'autres pavillons des choix plus serrés, des expressions nationales plus « ramassées sur elles-mêmes ». Il ne nous déplaît pas que la France s'impose par sa souple liberté et sa diversité.

Et, puisque nous avons parlé tout à l'heure des princes de l'indépendance dont le tourment a animé le génie français toujours enclin au classicisme, il nous paraît juste d'entrer dans la salle Picasso, qui, à vrai dire, ne se trouve pas ici en territoire français, mais enclavée dans le domaine italien. Qu'on veuille bien ne voir là aucune manifestation de revendication nationale : seules les disponibilités en matière de local sont la cause de ce placement. Picasso a donc sa *mostra personale*, où il apparaît plus luciférien que jamais, d'autant plus qu'aucune de ses périodes « figuratives » n'y est montrée (pas plus *l'époque bleue des saltimbanques* que celle des *géantes* ou des *dessins ingristes*). Par contre, on peut suivre ici son évolution depuis le cubisme le plus positivement constructif jusqu'aux arabesques monstrueusement hallucinantes de ces dernières années : c'est-à-dire de la décomposition méthodique (servant à une synthèse arbitraire) à une transmutation affective et instinctive qui sublime les formes dans une sorte d'esprit du mal. Devant toutes ces phases, dont il n'est pas une qui n'ait vraiment engendré et nourri une expression de la peinture actuelle de tous les pays du monde, il arrive que le visiteur moyen se révolte, mais c'est là, je pense, parce qu'il sent avant tout ici la présence insolite d'une violence créatrice mise en marche par la plus fulgurante étincelle de l'intelligence. Et ceci aboutit à ce chef-d'œuvre au goût encore inconnu pour nous et qui marque la dernière étape du peintre : *la Pêche nocturne à Antibes*, réunissant dans une vaste composition étonnamment scandée et monumentale les splendeurs mystérieuses de la nuit et les gestes éternels de l'homme. Car il est curieux de noter que jamais Picasso, quelles que soient ses « ruptures » avec lui-même, n'a rompu avec *l'humain*, et c'est par là que la France pourra toujours le reconnaître comme l'un des siens s'adressant à l'universel.

CLAUDE MONET. « JEUNES FILLES EN BARQUE. »
(Collection particulière.)

VINCENT VAN GOGH. « LA CHAMBRE DU PEINTRE A ARLES. »
(Collection particulière.)

GEORGES BRAQUE. « LES POISSONS NOIRS. »
(Musée national d'art moderne.)

RAFFINERIE JUPITER. RÉÉDIFICATION DES NOUVEAUX RÉSERVOIRS A L'EMPLACEMENT DE CEUX QUI ONT ÉTÉ PRESQUE TOTALEMENT DÉTRUITS PAR LES BOMBARDE

LE PÉTROLE ELÉMENT VITAL

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ BRANELLEC

E président de l'Union des Chambres syndicales de l'industrie du pétrole, M. Robert André, est l'un des principaux animateurs du pétrole en France. Très grand, maigre, la figure en lame de couteau fait une large part au front, au nez, et l'aspect général est d'un intellectuel aussi bien que d'un homme d'affaires.

M. Robert André me parle des dégâts considérables subis par les raffineries. Il ne s'agit pas seulement de reconstituer leur capacité de production de 1938, mais d'adapter celle-ci aux besoins nouveaux.

Le président défend avec beaucoup d'énergie le principe de la liberté de l'essence.

« Nous importons actuellement 7 millions de tonnes de pétrole ; 2 millions de tonnes supplémentaires permettraient de rétablir une distribution de 250.000 à 280.000 mètres cubes d'essence par mois, nécessaires pour arriver à la liberté. C'est le seul moyen de supprimer la plaie du marché noir, qui, chaque mois, draine 1 milliard de francs.

Or, ces 2 millions de tonnes étant susceptibles de se substituer au charbon sous forme de fuel, l'effort qu'exigerait cette tension du marché de l'essence n'excéderait pas 8 à 10 millions de dollars.

- Avant la guerre la France n'importait que 7 millions de tonnes de pétrole et distribuait cependant 250.000 à 280.000 mètres cubes d'essence par mois.

La différence provient de ce que l'on utilise trois fois plus de fuel lourd qu'avant la guerre. Ce qui est d'ailleurs préférable au point de vue économique.

— En dehors de notre pénurie en dollars, n'y a-t-il pas des difficultés de transports ?

— Cet hiver il y a eu effectivement une tension extrême dans le domaine des transports par suite des grosses importations réalisées par l'Amérique. Il subsiste une gêne, mais non pas une impossibilité absolue.

Ce qu'il faudrait comprendre, c'est que la liberté du pétrole assurerait à la France, grâce à la motorisation de l'agriculture, une ration alimentaire normale. Tant que subsistera le contingentement, on ne résoudra pas le problème par des attributions supplémentaires à l'agriculture, car le risque est trop grand que celles-ci n'aillent au marché noir, en raison du profit que pourraient réaliser certains agriculteurs en vendant leur essence et en continuant à utiliser leurs chevaux. Le rendement ainsi obtenu ne correspond plus, dans les grandes et même les moyennes exploitations, au rendement que permettent les tracteurs. En outre, beaucoup de temps et une superficie importante de terrain sont consacrés à l'alimentation des chevaux. Il faut décider aujourd'hui s'il est préférable de nourrir les chevaux ou les hommes.

» Vers 1952, 70 millions de tonnes de pétrole arriveront à la Méditerranée par les pipe-lines actuellement en construction. Ces 70 millions de tonnes représentent les besoins de l'Europe occidentale. La France se trouve admirablement placée géographiquement pour traiter un contingent appréciable de cette production et en retirer les bénéfices substantiels. Mais on doit donner aux raffineurs les moyens nécessaires, c'est-à-dire 90.000 tonnes d'acier en 1948 et 90.000 tonnes en 1949. Il faut aussi développer rapidement notre flotte pétrolière, nos installations de stockage et nos moyens de distribution. Enfin, une continuité de vue se traduisant par des attributions portant sur une année au moins et non plus sur un trimestre ou un semestre est une condition fondamentale de la réalisation d'un programme qui contribuerait à donner à notre pays une prospérité qu'il n'a jamais connue. »

LES TROIS SOURCES D'ÉNERGIE

L'énergie est la mesure du progrès matériel à quoi tend la civilisation moderne. En 1938, chaque Français disposait de 3.000 kWh. par an, chaque Anglais, de 6.000 kWh., chaque Américain, de 7.500 kWh. Aujourd'hui, ces chiffres sont, approximativement, 2.500 kWh. pour le Français, 5.000 kWh. pour l'Anglais et 15.000 kWh. pour l'Américain. Ils soulignent à la fois notre retard et l'urgente nécessité de le combler. Le parallélisme entre la quantité d'énergie dont disposent les différentes nations et les salaires est d'ailleurs

IENS DE 1943 ET 1944 ET PILLÉS PAR LES ALLEMANDS.

France-Illustration ***commence une étude générale sur les ressources énergétiques et les industries de base commandant le relèvement économique français. La notion moderne de haute productivité, qui s'impose à l'industrie, met à l'un des premiers rangs le pétrole.***

frappant. L'ouvrier américain touche un salaire cinq fois plus élevé, en moyenne, que l'ouvrier français.

Les grandes sources d'énergie sont, comme on sait, le charbon, le pétrole et l'électricité. Leur répartition dans le bilan énergétique français de 1938 s'évalue, en gros, à 70 % pour le charbon, 15 % pour le pétrole et 7 % pour l'électricité hydraulique. Les disponibilités dans le monde, estimées à 4.000 milliards de kWh, se distribuent de façon assez différente : la part du charbon est de 51 %, celle du pétrole et du gaz naturel, de 43 %, celle de l'électricité hydraulique, 5 %. En Amérique, le pétrole et le gaz naturel comptent pour 54 %, le charbon, pour 42 %, l'énergie hydraulique, pour 4 %.

TROIS FAITS

D'une vue exacte des tendances dominantes en matière d'énergie dépend la prospérité ou le recul économique d'un pays. Or, trois faits orientent aujourd'hui notre politique de l'énergie :

— l'énergie nucléaire n'aura pas d'application industrielle avant une dizaine d'années.

— la houille, dont la suprématie fut longtemps incontestée, est en voie de céder la première place, en tant que source d'énergie, au pétrole et à l'électricité.

— enfin, l'axe pétrolier du monde est désormais situé dans le Moyen-Orient, où ont été reconnues les plus grandes réserves mondiales, et non plus aux Etats-Unis qui, de principaux fournisseurs et producteurs de pétrole qu'ils étaient avant la guerre, deviennent subitement importateurs et commencent même à entreprendre la fabrication d'essence synthétique à partir de la houille. C'est là un phénomène d'une importance considérable, spécialement pour la France qui y trouve une chance de premier ordre de prendre sa place dans l'industrie mondiale.

La France s'est longtemps peu souciée du pétrole comme ressource énergétique. Ce ne fut, en effet, qu'après l'intervention efficace et clairvoyante du sénateur Béranger, en novembre 1918, que le gouvernement entreprit auprès des Alliés une action qui devait aboutir à la signature, le 21 avril 1919, des accords de San Remo. Ceux-ci attribuaient à la France 23,75 % de la production de l'Irak, la part même de l'Allemagne dans la *Turkish Petroleum Cy*, laquelle devenait l'*Irak Petroleum Cy*.

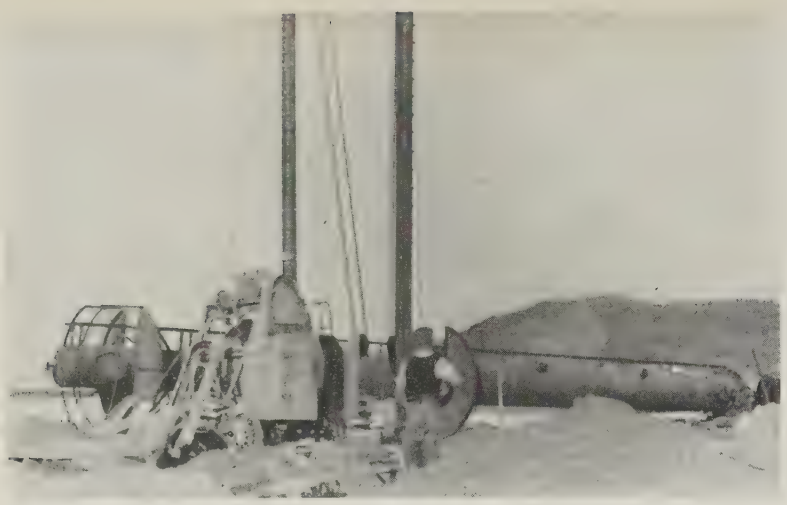
L'EFFORT PÉTROLIER FRANÇAIS EST RÉCENT ET RAPIDE

C'est dans ces conditions que fut créée la « Compagnie française du pétrole », qui, avec des animateurs tels que MM. Mercier, Pineau et André, allait être le fondement d'une nouvelle et

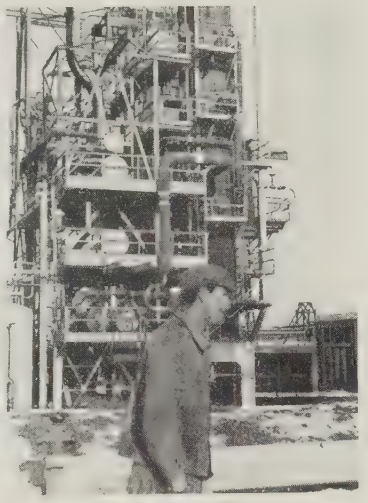
UN DERRICK AU TRAVAIL DANS LA RÉGION DE SAINT-PLANCARD, A PROXIMITÉ DE SAINT-GAUDENS.

LES ÉCHANTILLONS DE TERRAIN RAMENÉS EN SURFACE PAR LES SONDES SONT DÉCOUPÉS POUR ÊTRE ÉTUDIÉS, DANS LES LABORATOIRES DE LA R. A. P., AU POINT DE VUE PHYSIQUE ET CHIMIQUE.

SURVEILLANCE DE LA PRESSION A LA STATION CENTRALE DE DÉTENTE DE SAINT-MARCET.



Le montage de la dernière tour de distillation de Boussens.



Un des crackings de la raffinerie de La Mède, près Marseille.

L'arrivée des fils et des canalisations qui permettent le contrôle et le réglage automatique par télécommandes d'un complexe.

Vue générale d'une série de fours de distillation a La Mède.

puissante activité. On ne se préoccupait pas encore à cette époque de recherches pétrolières systématiques sur les territoires français et il y avait là une lacune. Mais on parait au plus pressé. Partie de zéro en 1920, la France, en 1938, raffinait 6.870.000 tonnes de pétrole brut, couvrant 90 % des besoins de sa consommation, alors que la Grande-Bretagne, qui absorbait 11 millions de tonnes de produits pétroliers, n'en raffinait qu'une infime partie.

Parallèlement, étaient créés dans notre pays une flotte pétrolière, des installations de stockage et des moyens de distribution, camions, chalands, wagons-citernes dont l'importance croissait rapidement. Enfin, en 1937, le gouvernement décidait la formation du « Service de recherches de pétrole en France ». L'impulsion était donnée. On sait comment la guerre devait l'interrompre et compromettre tous les résultats acquis. Bombardées, incendiées et pillées, les raffineries virent disparaître plus de 100.000 tonnes d'acier. En 1944, leur production était tombée à 105.000 tonnes, soit 1/70 de 1938.

Que sont devenues, depuis la libération, les recherches et l'industrie du raffinage ?

LA PRODUCTION FRANÇAISE DE PÉTROLE

La part de la France dans la production mondiale de pétrole apparaît aujourd'hui dérisoire. La production de Pechelbronn ne dépasse pas 52.000 tonnes par an. Les schistes bitumineux d'Autun fournissent 7.000 tonnes. En revanche, les forages effectués dans la région de Saint-Gaudens, dans l'ensemble du bassin d'Aquitaine et dans le Languedoc méditerranéen ont donné des résultats intéressants.

De 85 millions de mètres cubes de gaz naturel en 1945, la production est passée en 1946 à 110 millions de mètres cubes pour atteindre 147 millions de mètres cubes en 1947. Les prévisions pour 1948 sont de l'ordre de 200 millions de mètres cubes. Une usine de dégazolinage pouvant traiter 1.200.000 mètres cubes de gaz par jour et assurant une récupération de produits liquides (essence, butane et propane) de 100 grammes par mètre cube traité, soit le double de celle obtenue actuellement, sera en ordre de marche à la fin de cette année.

En Aquitaine, on a l'espoir de trouver un peu d'huile à Audignon et peut-être du gaz à Garein. Dans le Languedoc méditerranéen, on a signalé tout dernièrement un forage fructueux près de Béziers. Au Maroc, la Chérifienne de pétrole, avec un sondage productif à Oued Beth, pense trouver là un nouveau champ pétrolifère.

Ainsi se présente le bilan pétrolier français en ce qui concerne les ressources nationales. Il est sans commune mesure avec les besoins.

LE PÉTROLE SOURCE DE RICHESSE

Les Américains nous disent fréquemment : « Vous prétendez que nous consommons beaucoup de pétrole *parce que nous sommes riches. En réalité, nous sommes riches parce que nous consommons du pétrole.* » Ce raisonnement peut paraître spécieux. On a fini par se rendre compte, en France, qu'il contient une large part de vérité.

Jusqu'à ces derniers mois le gouvernement français, au lieu de compenser notre déficit énergétique par des importations de pétrole, a accordé toutes ses préférences au charbon, pour l'importation duquel une grande part des crédits-dollars était affectée, tandis que l'importation de pétrole ne disposait que de contingents dérisoires. Il n'est pas douteux que le choix de nos gouvernants, après la libération, ne s'inspirait pas assez de la notion de haute productivité, caractéristique de la production moderne.

LA FRANCE, EXPORTATRICE DE PRODUITS PÉTROLIERS

J'ai signalé l'importance considérable que tous les techniciens de l'économie pétrolière attachent au déplacement de l'axe pétrolier du monde. La production des pays du Moyen-Orient, qui va se trouver multipliée très rapidement par 5, 6 ou 7 par rapport à l'avant-guerre, sera consacrée à la satisfaction des besoins européens. C'est ainsi que la production de l'Irak Petroleum Cy, qui intéresse spécialement la France, va être portée à 28 millions de tonnes. A ce moment notre attribution sera de 7 millions de tonnes, c'est-à-dire la moitié de la consommation de produits pétroliers prévue par le plan de modernisation, prévision que certains trouvent trop timide. D'autre part, des intérêts ont été pris par la France dans des gisements du Venezuela permettant à partir de l'année prochaine de disposer d'un million de tonnes. Le supplément, 8 millions de tonnes, sera trouvé : c'est une question de devises.

Le développement extrêmement rapide de la production des pays du Moyen-Orient pose un problème de raffinage. Grâce aux efforts accomplis depuis la libération, l'industrie française va se trouver à même de traiter une part appréciable de cette production. Après beaucoup d'atermoiements, il semble qu'on lui donnera les contingents de matière première qui lui sont indispensables pour développer ses installations et doubler au moins sa capacité de production d'avant guerre. On espère ainsi en 1952 raffiner 16 millions de tonnes, alors que l'objectif initial du plan Monnet se limitait à 15 millions de tonnes en 1955. Le plan de raffinage des produits pétroliers pour l'Europe prévoit une capacité de traitement augmentée de 651.000 barils par jour. La Grande-Bretagne s'en est vu attribuer 340.000, la France, 130.000 seulement. Encore faut-il garder cette place. Le pétrole emploie actuellement en France entre le raffinage, la prospection et l'exploitation 44.000 personnes. Il en nécessitera moins de 60.000 en 1951, correspondant à une production de 50 milliards de kWh, contre 200.000 personnes dans les charbonnages pour 100 milliards de kWh environ. En outre, le développement du raffinage permettra à la France d'exporter plusieurs millions de tonnes de produits finis, source précieuse de devises.

On a parlé de la décadence des pays latins. En réalité, la position prédominante acquise au cours du XIX[e] siècle par l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis s'explique beaucoup plus par leur richesse en houille — seule source d'énergie utilisée industriellement jusqu'à la veille de 1914 — que par une supériorité de leurs savants, de leurs ingénieurs ou par la qualité de leur main-d'œuvre. Aujourd'hui, grâce à la Méditerranée, nous avons une source d'énergie énorme et économique à notre porte. Il n'est que d'en profiter.

Le magnifique bouillonnement du déversoir de Génissiat, ou deux des cinq turbo-alternateurs prévus sont actuellement en service.

L'AMÉNAGEMENT DU RHÔNE
DE GENÈVE A DONZÈRE-MONDRAGON

PAR HENRI LE MASSON

Relier la Suisse à la Méditerranée par le Rhône, assurer au départ de Genève une liaison entre ce fleuve et le Rhin sont deux rêves caressés depuis longtemps en Helvétie. Aussi les Suisses ont-ils accueilli avec autant de satisfaction que les Français la mise en service des premiers groupes turbo-alternateurs de Génissiat, car, la Compagnie Nationale du Rhône ayant toujours déclaré que le seul mode rationnel d'équipement de ce fleuve serait un aménagement combinant force motrice et navigation, Génissiat représente pour nos voisins une première étape vers la réalisation lointaine de leur grande ambition : faire de la Suisse la plaque tournante du réseau fluvial européen.

Invitée par M. Raisin, député de Genève, et par la Compagnie Nationale du Rhône à connaître des problèmes du Rhône, une délégation de l'Académie de Marine — ayant à sa tête son président, M. René La Bruyère, et M. Marie, président de la Compagnie générale transatlantique — a récemment descendu le fleuve depuis Genève jusqu'au futur ouvrage géant de Donzère-Mondragon. C'est en l'accompagnant que nous montrerons ce que sera la seconde étape d'une œuvre gigantesque. La visite à Genève fut l'occasion d'entendre préciser par plusieurs personnalités suisses les réalisations et les projets helvétiques sur leur section du Rhône. Tous ces thèmes furent repris par M. Balmer, un des pionniers suisses du Rhône navigable, et par M. Péney, président du Conseil administratif de Genève, qui reçut ensuite la délégation française à déjeuner en la belle demeure de Lagrange, propriété de la ville.

Les vanarons rapides du Rhône obligent à sonder lors du passage de certains seuils.

L'AMÉNAGEMENT DU HAUT RHONE FRANÇAIS

Outre Génissiat, l'aménagement du haut Rhône comporte la construction de huit autres barrages, avec des hauteurs de retenue de 5 m. 50 à 8 mètres, dont le premier, Seyssel, sera terminé en 1951 et fournira 200 millions de kilowatts. Seyssel assurera la compensation des écluses (ou de l'ascenseur pour bateaux) qui doivent, un jour, permettre le franchissement du seuil de Génissiat sur une hauteur de 69 mètres, c'est-à-dire trois

M. Laurent (a droite), directeur du Laboratoire central d'hydraulique, et le président Périer (au milieu) écoutent les explications de M. Delattre (a gauche), directeur technique de la C. N. R.

fois celle d'un immeuble de six étages... et, en même temps, régularisera l'aval. A la différence du bas Rhône, la construction des ouvrages de navigation sur cette section du Rhône n'est, cependant, pas envisagée dans un avenir immédiat. Entre Lyon et Genève, la Compagnie Nationale du Rhône doit s'attaquer d'abord aux réalisations rapidement payantes, c'est-à-dire aux usines hydro-électriques dont la production est immédiatement rentable puisque l'énergie fournie est achetée aussitôt par l'Electricité de France. Les plans des barrages et des usines que l'on doit aménager d'ici quelque vingt-cinq ans sur le haut Rhône ont, pourtant, réservé les emplacements des ouvrages de navigation.

LES CARACTÉRISTIQUES DU BAS RHONE

L'aménagement du bas Rhône en aval de Lyon présente un caractère tout à fait différent : aucun ouvrage ne sera construit sans les installations nécessaires au maintien du trafic fluvial.

La vallée du Rhône est sinueuse et souvent étroite. Par endroits, le fleuve, dont le lit moyen est faiblement encaissé par rapport au niveau de la plaine, s'est difficilement frayé un passage. Il vient buter alternativement sur une rive et sur l'autre contre le pied des coteaux avoisinants. Ceux-ci plongent souvent brutalement dans le fleuve, et ce n'est pas sans difficultés que l'on a fait passer en certains points les voies ferrées et routières qui descendent la vallée. Le bas Rhône ne se prête donc pas aux solutions qui ont été pratiquées pour l'aménagement d'autres grands fleuves, telles que l'endiguement, la canalisation dans le lit ou l'établissement d'un canal latéral. On ne peut, non plus, y construire des barrages trop élevés, ce qui conduirait à inonder de vastes surfaces, ni prévoir de nombreux barrages peu élevés, car la navigation ne saurait s'accommoder d'écluses trop fréquentes. Enfin, la multiplication des usines de force motrice aurait été d'autant plus regrettable que chacune n'aurait disposé en période de hautes eaux que d'une hauteur de chute négligeable.

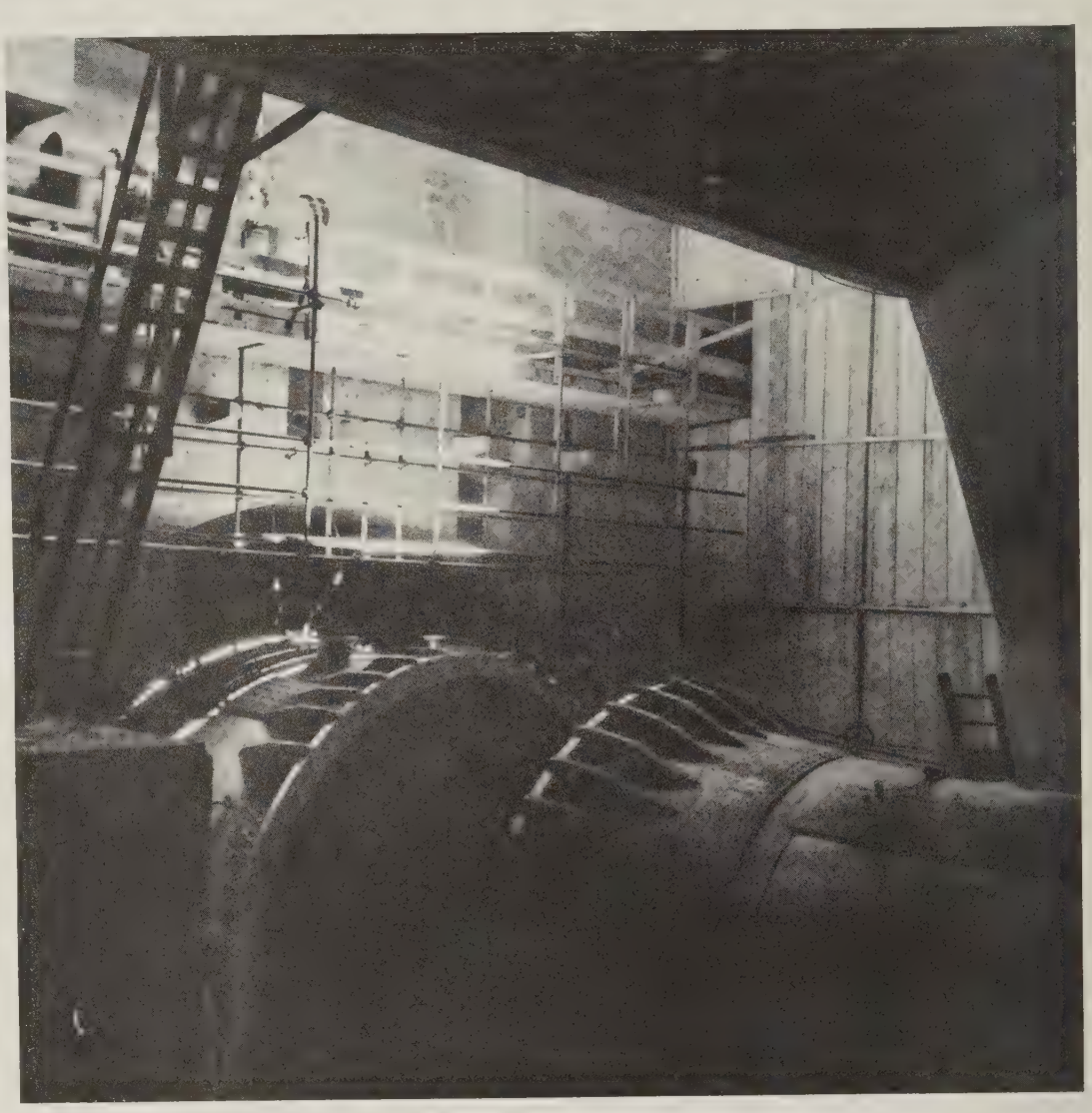
Après un examen approfondi des solutions étrangères, la Compagnie Nationale du Rhône a décidé d'équiper le Rhône au moyen de dérivations équipées au double point de vue production électrique et navigation, solution d'une grande hardiesse, car, dans chaque cas, il s'agira de donner au Rhône un nouveau lit, canalisé celui-là, sur une tranche plus ou moins longue de son parcours, sans supprimer l'ancien lit, dont l'utilité restera considérable, afin d'absorber les variations de régime qui sont souvent brutales et considérables dans le cas d'un fleuve comme le Rhône.

REMORQUEURS A AUBES ET A HÉLICES

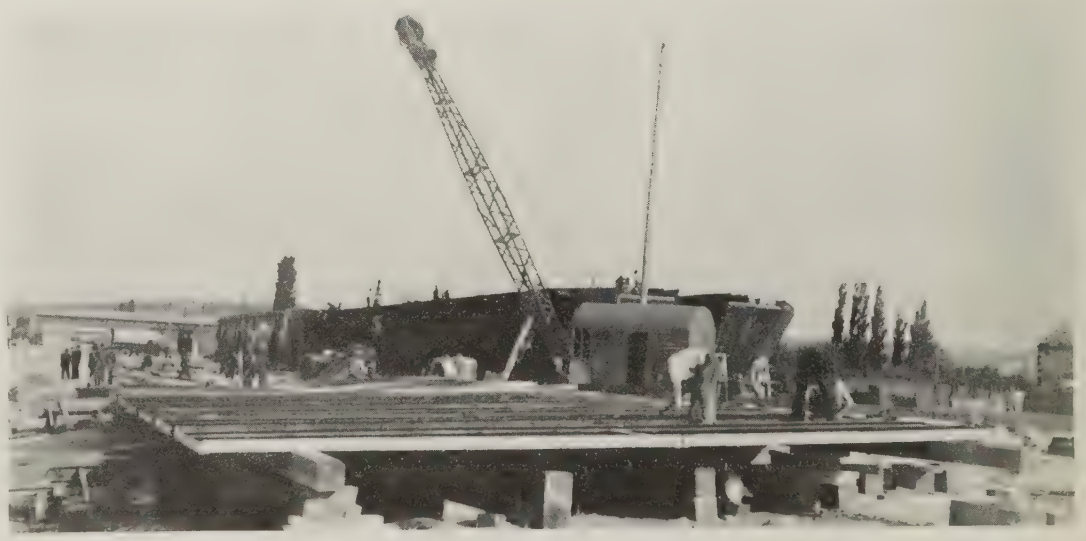
Après avoir visité Génissiat et Seyssel, que M. Giguet, directeur général de la Compagnie Nationale du Rhône, leur présenta, les hôtes de la Compagnie descendirent le Rhône sur un remorqueur qui ralliait Arles. Ils étaient accompagnés, cette fois, par M. Périer, président, et par M. Delattre, directeur technique de la Compagnie Nationale du Rhône, ce dernier auteur de l'avant-projet de Donzère-Mondragon, en aval de Montélimar. Ce remorqueur était un robuste bâtiment à aubes de 1.800 CV, semblable à ceux du Rhin. Dans quelques semaines, il sera rejoint par un nouveau venu, construit par Penhoët et lancé à Rouen en février dernier, le *Frédéric-Mistral*, bâtiment expérimental qui sera propulsé par quatre diesels commandant non plus des roues à aubes, mais des hélices travaillant sous voûte. Le *Frédéric-Mistral* n'aura qu'une largeur de 9 mètres au lieu des 22 mètres des remorqueurs à roues actuels : on voit tout de suite l'intérêt que présentera sa réussite quant aux dimensions à donner aux futures écluses. Il sera aussi d'une exploitation plus économique, car son équipage ne comportera que treize hommes au lieu de vingt et un et, pour un même parcours Arles-Lyon et retour avec la même charge remorquée, brûlera seulement 20 tonnes de combustible au lieu de 65. Du parcours touristique Lyon-Montélimar par le fleuve, que dire, si ce n'est qu'avec ses défilés, avec les traversées de Vienne, Condrieu, Serrières, Saint-Vallier, berceau de Diane de Poitiers, Tournon, Valence, Rochemaure et son vieux château il est aussi beau que pittoresque.

DONZÈRE-MONDRAGON

La région de Donzère-Mondragon a été choisie parce que, du point de vue hydro-électrique, il y avait intérêt à choisir une région à forte pente afin de réduire le prix de revient du kilowatt installé. Or c'est sur le tiers central du Rhône, entre les confluents de l'Isère et de l'Ardèche, que l'on rencontre la pente la plus forte : elle est en moyenne de 0,75 ‰ sur 88 kilomètres contre 0,51 entre Lyon et l'Isère et 0,42 entre l'Ardèche et Arles. L'ouvrage en construction comporte le creusement, sur une longueur de 28 kilomètres,



L'aménagement du quatrième groupe turbo-alternateur se poursuit a Génissiat.



Montage en plein champ d'une des quatre dragues, construites en Hollande par éléments préfabriqués, qui serviront au creusement du canal de Donzère-Mondragon (28 kilomètres).

d'une voie d'eau artificielle fractionnée en deux sections, le canal d'amenée (17 kilomètres) et le canal de fuite (11 kilomètres), par une usine de production électrique d'une puissance supérieure à Génissiat et des écluses installées sur le territoire de la commune de Bollène.

L'usine a reçu le nom d'André Blondel, en hommage au grand électricien qui a honoré la science et la technique françaises.

Mais ce canal, qui obligera à creuser 50 millions de mètres cubes, représente à lui seul une entreprise cyclopéenne, puisqu'elle est équivalente à celle de Suez, et ce seul fait situe l'ampleur de l'œuvre qui vient d'être commencée. En gros, le canal d'amenée aura, entre ses berges, surélevées sur une hauteur de 10 à 13 mètres, une largeur au plan d'eau de 145 à 171 mètres et une profondeur de 10 mètres. Le canal de fuite aura de même 128 m. 50 de large. Mais, outre l'usine André-Blondel et les écluses, l'équipement de l'ouvrage comporte à Donzère, au débouché d'un étranglement de la vallée que l'on appelle le « sifflet » de Donzère et au point où commencera la dérivation, la construction d'un barrage de garde avec passes de navigation et, sur le Rhône même, un peu en amont de Donzère, celle d'un barrage de retenue construit sur le territoire de la commune de Viviers. L'un et l'autre seront nécessaires pour assurer un débit régulier de 1.530 mètres cubes-seconde dans la dérivation.

L'usine André-Blondel fonctionnera sous une hauteur de chute de 20 mètres environ : on y a prévu six groupes turbo-alternateurs qui assureront une production annuelle de près de 2 milliards de kilowatts, supérieure à celle de Génissiat.

DES CHANTIERS DÉJA EN PLEINE ACTIVITÉ

Plusieurs chantiers sont déjà ouverts sur le tracé de la dérivation future du Rhône. Entre Donzère et Pierrelatte, on aménage le franchissement du canal par la voie ferrée et la route nationale : la construction d'un pont est commencée, on

SUR PLUSIEURS CENTAINES DE MÈTRES DE LONGUEUR, ENTRE DONZÈRE ET MONDRAGON, LA COMPAGNIE NATIONALE DU RHÔNE A DÉJA CREUSÉ UNE FRACTION DU FUTUR CANAL, DONT LA PROFONDEUR SERA DE 10 MÈTRES.

LE NOUVEAU BARRAGE ET L'USINE DE SEYSSEL EN CONSTRUCTION SUR LE HAUT RHÔNE.

UNE DES SOUILLES D'OU LES DRAGUES ATTAQUERONT LE CREUSEMENT DU CANAL. A GAUCHE, UNE DRAGUE VIENT D'ÊTRE MISE EN SERVICE ; A DROITE, LA CALE DE LANCEMENT D'UNE AUTRE DRAGUE.

en peut voir les premières piles. Plus loin, une section entière du canal a été creusée dans le but de vérifier des problèmes d'infiltration et d'étanchéité. Sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, on peut se rendre compte de ce que sera le futur canal : une nappe d'eau y stagne déjà. A Bollène, deux autres chantiers sont en pleine activité, celui de l'usine proprement dite et le chantier des dragues. Dans le premier, un matériel important de « bull-dozers » et surtout de « scrappers » américains du plus puissant modèle exécutent les terrassements indispensables pour découvrir les assises des fondations de la future usine. Arrachée par des pelles qui enlèvent trois mètres cubes à la fois, la terre est transportée sur les décharges par de nombreuses remorques de 15 tonnes se déplaçant à vive allure, même en terrain meuble, grâce à leurs pneus de gros diamètre. Le second chantier est plus curieux : on y monte en plein champ... quatre dragues marines qui débiteront 5.000 mètres cubes à l'heure et qui serviront au creusement du canal. Ces dragues, d'une cinquantaine de mètres de longueur, ont été construites en Hollande par éléments préfabriqués. Au fur et à mesure de leur achèvement elles sont lancées par le travers dans une souille remplie d'eau, que d'autres « scrappers » et pelles à vapeur s'employaient à agrandir lors de notre récente visite. Deux dragues flottaient déjà, une troisième allait être lancée ; de la quatrième on apercevait encore les membrures, et le bordé commençait seulement à être mis en place. Aussitôt terminées, ces dragues s'attaqueront au creusement du canal proprement dit en partant de leur souille de lancement. A proximité, enfin, s'élève une des cinq cités ouvrières équipées avec l'électricité et l'eau courante, où logeront la plus grande partie des 7.000 travailleurs affectés aux différents chantiers.

DONZÈRE-MONDRAGON, ENTREPRISE PRIORITAIRE DANS LE PLAN MONNET

Donzère-Mondragon, qui doit être terminé en 1952, occupe dans le plan Monnet une place prioritaire, car, à son achèvement, la France disposera d'une nouvelle source d'énergie considérable, et l'on sait toute l'importance que présente pour notre pays l'accroissement de nos ressources d'énergie. L'aménagement de la navigation du haut Rhône ne saurait évidemment présenter le même degré d'urgence. Dans notre pays gravement ravagé par la guerre, l'ordre de priorité a justement favorisé la remise en état de nos moyens de transport et le développement de nos sources de production ; ce sont ensuite nos ports et la reconstruction des villes qui demanderont, pendant des années, tout notre effort. Ce n'est qu'après — dans la « maison » remise en ordre et bien équipée — qu'il sera possible de pousser jusqu'au bout l'ambitieux programme de l'aménagement complet du Rhône et de réaliser pour le plus grand profit de nos petits-fils l'accomplissement des grandes pensées de Léon Périer et de Paul Balmer lorsqu'au début de ce siècle ils se consacrèrent au Rhône.

FESTIVAL DE STRASBOURG

L'ORCHESTRE EXÉCUTANT DANS LA CATHÉDRALE LE « REQUIEM » DE BERLIOZ.

CHARLES MUNCH DIRIGEANT L'ORCHESTRE AU COURS D'UNE RÉPÉTITION.

Si les églises chantaient, la voix de la cathédrale de Strasbourg proférerait, comme la Sulamite : « Je suis la rose de Saron » ; car son grès des Vosges, de l'aurore au dernier rayon du soleil, passe par toute la gamme des roses...Le lundi 7 juin, quand la foule franchit le portail géant, elle était rose du parvis à la croix du clocher. Je ne la revois jamais sans vertige. Aucune n'assemble en gerbe autant de lignes verticales, autant d'épis serrés, d'arêtes vives, bien gardées de l'usure par la dureté de sa matière... Elle est liée aussi, comme une gerbe, par des ceintures qui sont des collerettes de dentelles et de fleurs. Une clarté d'or traversait les vitraux, au bas côté droit, et conduisait sur les piliers minces, les murs des ogives des taches de rubis, d'améthyste et d'émeraude. A mesure que se déroulait le *Requiem* de Berlioz, le jour baissa, mourut. Le chœur seul brillait, où se groupaient les cinq cents exécutants, où Charles Münch gesticulait ardemment. Car le mot *Requiem,* pour Berlioz, suggérait beaucoup de turbulence... Une foule, éclairée de quelques torchères pathétiques, écouta avec recueillement, levant les yeux, au *tuba mirum,* vers les trompettes attendues, dont les sonorités en rafales jaillissaient du triforium. La voix, extraordinairement nette et juste, de Georges Jouatte s'envola un instant, colombe d'argent. Je n'ai jamais pu me persuader que le *Requiem* de Berlioz, éperdument romantique et plus soldatesque que religieux, n'égarât pas un peu ses dévots ; et j'aimerais mieux le perdre que de voir disparaître dix mesures du *Requiem* de Fauré ou de celui qui est presque de Mozart. Mais jamais prédicateur ne tonna dans un plus beau vaisseau... Strasbourg ! Qui paie en beauté, en fidélité et en amour les sacrifices de la patrie !... Ainsi s'est ouvert ce festival 1948, sous les voûtes d'Erwin, françaises depuis trois siècles. Exécution mémorable par le cadre et par la qualité de l'exécution. On se croyait dans une cloche géante, un bourdon, dont Charles Münch secouait le battant. Exaltante chevauchée des ondes revenant sur elles-mêmes, se heurtant, se poursuivant, tournoyant autour des fûts de pierre...

L'an passé, les « Amis de la musique » de Strasbourg, qui veulent doter la France d'une Mecque musicale, sœur de Salzbourg et d'Edimbourg, ont célébré Bach, arbre de vie de la musique, dont la sève nourrit tout ce qui pousse encore à son ombre : chênes, roseaux ou champignons. Ils ont pour président le professeur Pautrier, de la Faculté de médecine de Strasbourg, qui ordonne, ordonnance avec l'autorité d'un vrai chef et avec qui collaborent — comme internes — M. Gustave Wolf, chez qui Strasbourg s'alimente de partitions et d'instruments, et M. Paul Rouart, le gendre de Paul Valéry. En 1948, à l'occasion du tricentenaire de l'Alsace française, ils ont organisé un festival de musique française qui va des motets du XIII^e^ siècle à Francis Poulenc, à *Jeanne au bûcher,* d'Honegger, et au *Quatuor* nouveau-né de Florent-Schmitt.

La seconde séance, dont le cadre était la salle de l'Aubette — nom charmant et médiéval — fut consacrée à la musique de chambre. Ses minutes divines, nous les devons au quatuor Calvet, qui a exécuté le *Quatuor* de Debussy comme je ne me souviens pas de l'avoir entendu jouer. Les sonorités les plus veloutées, les mieux équilibrées. Une ferveur et une liberté des archets qui créaient de l'émotion et des enchantements. Ce don de perfection qui fut celui du compositeur, de perfection racinienne, de fraîcheur, de mystère, de nouveauté, cette espèce de « printemps musical » — la saison debussyste — les quatre exécutants, unis par des années de labeur quotidien, le reflétaient dans leur jeu. On les eût dits inspirés. Et jamais, non jamais, vraiment, l'extraordinaire *andantino,* où s'avouent quatre âmes soupirantes, n'a été rendu avec cette spontanéité, cette profondeur, cette pureté d'accents !

Dans cette aurore pastorale qu'est la *Sonate pour flûte, alto et harpe* de Debussy, postérieure de vingt-deux ans au *Quatuor,* mais aussi jeune de sensibilité, le flûtiste R. Le Roy, la harpiste Lily Laskine et M. E. Ginot ont presque atteint la même perfection.

Au troisième concert, une sérénade donnée dans la cour du château de Rohan : les trompettes, timbales et hautbois, chargés des *Airs* que Lully composa pour le « Carrousel de Monseigneur » en 1686, étaient groupés sur la galerie du portail d'honneur. La flèche de la cathédrale s'élevait, noire dans le ciel pâle. Derrière nous, les fenêtres et les grandes portes à petits carreaux et les marches du château. Mais les bombardements ont mis les carreaux en poudre et creusé des noirs. Luxe, civilisation des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles — barbarie du XX^e^... Un admirable *Concerto* de Leclair, pour la flûte de René Le Roy, soluble dans l'air, vibrante, claire comme les jeux de la lune sur l'eau, et pour l'excellent orchestre municipal de Strasbourg, dont les cordes ont une netteté ravissante, un *Concerto dans le goût théâtral,* de Couperin, et la *Symphonie en ré majeur,* de Méhul, se succédèrent ; une vitrine de dentelles.

Quatrième concert. Le deuxième *Quintette* de Fauré, la *Sonate* de Franck, l'*Introduction* et l'*Allegro* de Ravel. Je n'ai pu l'entendre. Mais j'avais entendu, heureusement, en petit comité, à Paris, le quator Calvet jouer — après des mois d'étude opiniâtre — le *Quatuor* op. 112 de Florent-Schmitt. Il dit Op. 112, parce que « op. 111 », pour tous les musiciens, ce sera à jamais une *Sonate pour piano* de Beethoven, la plus profonde et la plus belle. Mais ce *Quatuor* aussi est un monument : une cathédrale. Octogénaire, Schmitt ? Allons donc ! Il déborde de vitalité. Il est un bien portant qui aurait toujours 39 degrés. Jamais il n'a eu tant d'audace dans le choix des thèmes, un peu abstraits, linéaires, géométriques à leur présentation, avec des angles vifs et des secousses de rythmes qui sont comme des essais de moteurs. Mais aux développements l'abstrait se fait chair ; il se fait passion. Les quatre parties du quatuor, théoriquement, c'est le rêve, la gaîté, la douleur et, enfin, bouquet du feu d'artifice, la joie. A quoi aboutissent toujours les volontaires et les orgueilleux, Beethoven, Florent-Schmitt. Mais ces définitions appauvrissent. Avant tout, c'est de la musique. Une fermentation dans une marmite de sorcière, dans les cornues d'un Faust. Et les quatre instruments, par les miracles du contrepoint, sonnent comme un orchestre. Ce *Quatuor* vaut le *Quintette* fameux. La musique française s'enrichit d'une œuvre grandiose, herculéenne...

ROBERT KEMP.

M. Anthony, maire de Cannes, assistait aux fêtes de Colmar.

L'ambassadeur du Mexique avec MM. Gasnier du Fresne et Tièles.

VINS DE FRANCE

Presque chaque semaine des manifestations sont organisées aux quatre coins de la France en l'honneur de nos grands vins. Après les dîners de Cannes, la grande exposition de Mâcon, les célèbres crus d'Alsace viennent d'être fêtés à Colmar au cours de journées s'inscrivant dans le cycle des cérémonies du troisième centenaire. L'Anjou vient aussi de faire parler de lui.

L'Aéro-Club de l'Ouest, aux destinées duquel préside M. Gasnier du Fresne, a, en effet, organisé, les 12 et 13 juin, son rallye aérien, international et annuel des vins et châteaux d'Anjou.

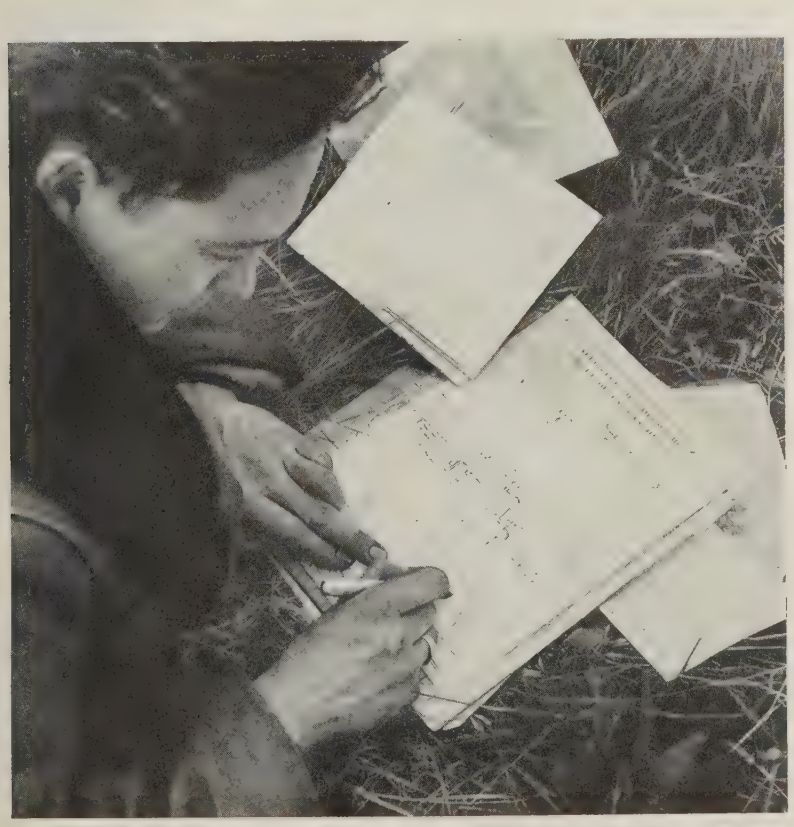
Ce fut une manifestation éblouissante, dont l'éclat était relevé par la présence de l'ambassadeur du Mexique, venu spécialement à Angers pour assister à ces accordailles symboliques du vin et de l'aviation.

Malgré les conditions atmosphériques très défavorables, une vingtaine de concurrents se posèrent sur l'aérodrome d'Angers. Ils réussirent même, pour la plupart, à respecter les temps prévus, en dépit des épreuves qui leur étaient imposées avant l'atterrissage : reconnaître deux châteaux parmi ceux de Montsoreau, Montreuil-Bellay et Champtocé, prendre un croquis rapide de l'un d'eux et découvrir une pile de barriques. Enfin, après s'être posé et avoir remis ses fiches de vol, chaque pilote dut comparaître devant une docte assemblée et se soumettre de bonne grâce à l'ultime épreuve, laquelle fut peut-être la plus difficile, puisqu'il s'agissait de goûter quatre crus différents, de les reconnaître et de les classer par ordre de préférence.

La récompense, il est vrai, justifiait la sévérité de toutes ces épreuves, puisque le vainqueur devait être reçu dans la célèbre confrérie des *Sacavins*, dont Rabelais est le grand maître unanimement respecté.

Ce fut à M. Lucien Tièles, concurrent français, qu'échut cet honneur. Sous les admirables voûtes des caves Plantagenet il fut donc intronisé *Sacavin*, en même temps que l'ambassadeur du Mexique.

Un banquet à la Chambre de commerce clôtura la première journée de ce rallye, journée aéronautique, alors que la seconde fut essentiellement viticole, puisqu'elle fut consacrée à la visite des plus célèbres vignobles de l'Anjou. Elle se termina par une réception organisée par le marquis et la marquise de Dreux-Brézé et par un déjeuner dans la salle des gardes du château de Montsoreau, où les prix furent distribués aux concurrents du rallye.



Un des concurrents du rallye aérien international d'Anjou.

M. Thomas Shipside, seul Britannique ayant pu arriver a Angers.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Génie et Vérité de Pasteur

Dans les derniers temps de sa vie, Pasteur reçut un jour cette lettre : « Vous avez fait tout le bien qu'un homme puisse faire sur la terre. Si vous voulez, vous trouverez sûrement le remède à l'horrible mal qui s'appelle la diphtérie. Nos enfants, à qui nous apprenons votre nom comme celui d'un grand bienfaiteur, vous devront de continuer leur vie. » C'était signé simplement : *une mère*.

En citant cette lettre en tête de la nouvelle biographie de Pasteur qu'il vient de publier (chez Albin Michel), M. André George nous fait remarquer que ce grand homme nous apporte aujourd'hui une rare consolation : au siècle où les découvertes scientifiques ont fait connaître au monde le char blindé, l'avion de bombardement, la torpille sous-marine, la bombe atomique et quelques autres engins de non moindre gentillesse, la science de Pasteur, elle, n'a jamais fait de mal jusqu'à présent. Souhaitons qu'il en soit toujours ainsi et que nous ne voyions jamais l'avènement de la guerre bactériologique. Du moins la gloire de Pasteur porte-elle encore intact son double fleuron : celui du grand savant et celui du bienfaiteur du genre humain. Il n'y a jamais eu de savant dont le génie se soit élevé plus haut, en même temps que son cœur était immensément ouvert à la vertu de charité.

M. André George veut que son petit livre prenne une place modeste en marge de la vie monumentale de Pasteur écrite par son gendre René Vallery-Radot. Et, certes, son ouvrage a d'abord pour but de mieux faire connaître Pasteur du grand public. Il n'en est pas moins précieux. D'abord, son auteur est éminemment qualifié par la valeur scientifique qu'il a lui-même, pour traiter un tel sujet ; et plus il le fait de façon à le rendre accessible au profane, plus on apprécie que sa haute culture lui donne autant d'aisance pour parler simplement de matières parfois difficiles. Ensuite, la connaissance que possède M. André George du dernier état de la science à notre époque lui permet de situer le génie de Pasteur par rapport à tout ce qu'il a pu pressentir ou seulement désirer, fût-ce même très lointain pour lui, alors que la science a atteint ces choses-là de nos jours.

Il faut dire, avec M. André George, que l'importance de Pasteur dépasse ce qu'on en pense communément, si glorieuse que soit sa renommée. Tout le monde connaît les histoires quasi légendaires qui illustrent, comme des images d'Epinal, les fameuses découvertes au sujet du charbon ou de la rage : les vingt-cinq moutons vaccinés à Pouilly-le-Fort, le petit Alsacien Joseph Meister et le berger Jupille mordus par des chiens enragés et sauvés par une intervention qui tenait alors du miracle. Les foules ont été surtout sensibles à cet aspect du génie de Pasteur, et leur reconnaissance a raison d'être touchée par la science qui préserve des vies humaines. Mais c'est dans l'âge le plus jeune, quand le savant avait vingt-deux ans, qu'on voit se manifester le génie pur, pour ainsi parler. Il ne s'agit que de science, mais sur un point qui commande tant de choses dans l'ordre universel qu'il s'ensuit des conséquences presque infinies.

Transcrivons ici le nom de la découverte en question : c'est la dissymétrie moléculaire. Voici en quoi elle consiste. L'attention de Pasteur s'est portée sur deux sels chimiques qui paraissent se ressembler en tous points : ils ont même constitution, même forme cristalline, mêmes propriétés apparentes. Et pourtant, voici une subtile différence : les cristaux de l'un de ces deux sels dévient le plan de la lumière polarisée, ceux de l'autre sel ne la dévient pas.

Cela tient à ce que les cristaux de l'une des deux espèces sont dissymétriques : on ne peut obtenir, en les coupant en deux, que la partie droite reproduise la partie gauche. Tandis que les autres sont symétriques, la gauche répétant la droite exactement. La belle affaire, diront les ignorants. Ce sont là des choses pour occuper l'esprit des savants. Répondons d'abord que dans le domaine des sciences mêmes la remarque est d'envergure. Elle témoigne d'un esprit scientifique qui ne s'enferme pas dans sa spécialité, mais qui domine de haut l'objet de ses considérations. Pasteur, note M. André George, « a découvert qu'une énigme de chimie, par l'intermédiaire d'un phénomène de physique, se ramène à une question de symétrie ou de dissymétrie, c'est-à-dire, en somme, à une considération de géométrie ». Et cela, personne ne l'avait vu avant lui. Personne n'avait ouvert les yeux du génie sur ce mystère de la nature.

Ensuite, ce ne sont pas là les jeux d'une spéculation purement théorique. La portée de la découverte est immense. Car cette architecture matérielle des cristaux révèle un grand secret : elle fait apparaître la ligne de démarcation entre la matière et la vie. Le second point de la découverte de Pasteur est en effet celui-ci : l'ordre symétrique est celui de la matière brute ; l'ordre dissymétrique, celui de la matière organique. Avec Pasteur, la science arrive ainsi pour la première fois sur la frontière entre matière morte et matière vivante. La voie est ouverte, dès lors, à l'ambition hardie qui s'efforcera de franchir cette limite, c'est-à-dire de passer, par des moyens scientifiques, de la matière à la vie. Pasteur s'y est essayé lui-même, mais en vain. La science de son temps ne possédait pas un équipement aussi avancé que le postulait la vision divinatrice de son génie. Les circonstances le conduisirent alors aux découvertes biologiques qui ont fait sa gloire ; mais toutes ces trouvailles sont la conséquence, et en quelque sorte le sous-produit, du coup de génie de la vingt-deuxième année, qui est, lui, selon l'expression de M. André George, la « découverte à grand rendement ». Car le secret atteint ce jour-là par Pasteur, ce n'est rien de moins que le secret de la matière, l'atomisme. Les savants contemporains qui ont libéré l'énergie atomique ont accompli la prédiction faite par Pasteur dès 1850 : « La constitution intime des corps sera un jour dévoilée. » Il faut même ajouter que le « rendement » de la découverte initiale de Pasteur est encore loin d'être complet et que pour créer la matière vivante les chercheurs de notre temps ont des progrès à faire sur le chemin où l'intuition de Pasteur les a lancés.

On voit donc que Pasteur est un savant beaucoup plus grand encore que celui dont on a popularisé l'image. Quant à l'homme de cœur, son nouveau biographe précise aussi sa qualité exceptionnelle. Non qu'il soit, du point de vue religieux, le croyant que représente une légende erronée. Le mot si souvent répété sur « la foi du charbonnier » n'a jamais été prononcé par Pasteur. La vérité, comme l'a dit son petit-fils, le professeur Pasteur Vallery-Radot, est que Pasteur était spiritualiste, dans le sens où on l'entendait à la fin du XIXe siècle. Il ne fut rien de plus jusqu'aux tout derniers temps de sa vie. Mais c'est une autre vérité, comme le dit M. André George, que, de façon strictement humaine, Pasteur fut presque un saint. « Il ne lui suffit pas d'avoir su lire autant qu'homme de génie sur terre au livre de la divine création. Personne n'a davantage ni mieux songé au prochain. Nul génie n'a finalement transcendé autant l'ordre de la connaissance pour accéder à l'ordre de la charité. » Et la force de la charité a si bien survécu à l'homme dont elle rayonnait qu'on peut continuer de parler, comme Lyautey le fit un jour, de la « vertu communicative » de sa vie glorieuse.

YERMA (JANINE GUYON), A TERRE, LA VIEILLE PAIENNE (CÉCILE DYLMA) ET JEAN (MICHEL VITOLD) DANS UNE SCÈNE ÉMOUVANTE DU DEUXIÈME ACTE.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Yerma

Federico Garcia Lorca apparaît comme le poète espagnol représentatif par excellence, ardent et sauvage, bouillonnant d'idées, débordant de visions, grisé de mots et de soleil jusqu'à perdre la notion de sa vie propre, pour s'abandonner à une extase dionysiaque où collaborent l'art et la nature. Bien que certains de ses poèmes laissent une impression ambiguë, trop abandonnés qu'ils sont à leur flot, le jeu littéraire ne tenait que peu de place dans son cas. Il se trouve seulement que sa démarche inspirée situe ce lyrique impétueux dans la lignée précieuse dont Gongora demeure le type le plus raffiné et que, chantre des forces élémentaires, du grand combat de la vie et de la mort, lié à une ivresse panthéistique, poète de la terre, de la sève et du sang, Lorca, dans ses simplifications souvent grandioses, semble improviser en fignolant.

M. Jean Camp, qui a traduit *Yerma*, tragédie en trois actes et six tableaux, aujourd'hui représentée au Studio des Champs-Elysées, tient que le théâtre de l'auteur du *Romancero gitan* fait de lui « l'authentique descendant du grand Lope de Vega ». Jean Camp est mieux placé que quiconque pour en juger. Il a été l'ami de Lorca, il connaît toute son œuvre, dont il a donné des traductions fort brillantes. Pourtant, son opinion ne peut être acceptée que sous caution. Rien de plus opposé, en effet, au théâtre de Lope que celui de Lorca, le premier se répandant indistinctement dans tous les sens, multipliant les personnages et les péripéties, épris d'action et de mouvement

et n'accordant autant dire aucune place au lyrisme subjectif, le second serrant, au contraire, sa trame, condensant son thème et coupant son dialogue de pures élévations poétiques, valables en soi, mais, quoi qu'on puisse prétendre, trop fréquemment étrangères au développement rigoureux de l'action dramatique.

Ces caractères du théâtre de Lorca, sensibles aussi bien dans *les Noces de sang* que dans *la Maison de Bernarda*, s'accusent plus encore dans *Yerma*. Une femme — celle qui donne son nom à la pièce — a, depuis deux ans, épousé le fermier Jean. Elle reste sans enfant et l'idée de sa stérilité tourne chez elle à l'obsession. Elle usera durant plusieurs années de tous les artifices possibles pour rompre la malédiction, aura recours aux tisanes et aux conjurations d'une sorcière et, finalement, accomplira un pèlerinage réputé pour dénouer les bréhaignes. Rien n'y fera. Yerma est trop fière, ou trop pieuse, ou trop timorée pour changer d'homme, mais elle trouvera assez de courage pour tuer son mari.

Il s'agit, j'entends bien, d'une tragédie, d'une tragédie poético-rustique, où tous les éléments de l'action peuvent, selon les légitimes lois du genre, être réduits à l'essentiel. Un chant profond peut soutenir et nourrir le propos volontairement linéaire, composé de tableaux qui se succèdent, sans intérêt proprement anecdotique. Mais encore voudrait-on qu'à cet intérêt extérieur, dont la tragédie se passe sans peine, se substituât un intérêt psychologique fait d'une progression intérieure marquée dans l'âme des personnages. Cette progression n'est guère sensible dans *Yerma*, et Lorca ne s'en est pas soucié. Un parent du disparu, M. Francisco Garcia Lorca, a observé que le drame gravitait « autour de la violence avec laquelle le personnage principal vit son conflit personnel ». Il ajoute qu'on aurait tort de prétendre que la tragique obsession de Yerma n'est pas justifiée psychologiquement, sous prétexte que l'héroïne pourrait la faire cesser en changeant d'homme : Yerma adultère ne serait plus Yerma. Je le veux bien, mais la question n'est pas là. La vérité, c'est que, malgré de très beaux passages lyriques dans la meilleure et si singulière veine de Lorca, malgré ses intéressants efforts vers le « spectacle complet » (le chœur des lavandières au troisième tableau, la sarabande du sixième devant l'église du pèlerinage et la danse du mâle et de la femelle), *Yerma* est une pièce immobile. Stérile au premier acte, l'épouse de Jean l'est encore au dernier, sans que son état d'esprit se soit sensiblement modifié, sans que l'intérêt du spectateur ait été sollicité par le moindre changement de situation. Yerma n'avait pas d'enfant et détruit la possibilité d'en avoir jamais en supprimant son mari. Elle a été ainsi jusqu'au bout de son caractère, mais une femme capable de tuer ne l'est-elle pas de prendre un amant ? Je me contente de poser la question, sans oublier que nous sommes dans le domaine clos de la tragédie, qui épure et stylise les sentiments, et en notant que la tragédie, genre dramatique, a plus d'exigences que le poème.

JANINE GUYON ET MICHEL VITOLD AU TROISIÈME ACTE DE « YERMA »

Yerma est un poème dramatique d'une émouvante inspiration ; rien ne peut faire qu'il ne déçoive à la scène, et même par ses qualités hors d'emploi.

Ce poème a d'ailleurs été remarquablement défendu par M^me^ Janine Guyon, qui, dans le rôle de Yerma, a montré un beau tempérament de tragédienne. Sa diction est sans défaut ; son visage, pathétique. Elle a le geste sobre, le regard halluciné et se donne tout entière à son personnage, au point qu'à la dernière scène, toute ruisselante de vraies larmes, elle paraissait prête à s'évanouir. Michel Vitold a fait, lui aussi, une belle création de Castillan ligneux et âpre. Je citerai, en outre, M^me^ Cécile Dylma, qui a campé avec beaucoup de verve la pittoresque silhouette de la vieille païenne.

M. Eduardo Malory, malgré l'exiguïté du plateau, a brossé pour le dernier tableau un décor ingénieusement suggestif, et la mise en scène de M. Maurice Jacquemont m'a paru correspondre au mieux à l'esprit du texte.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Films de série

Il ne sort pas moins de films en été qu'en hiver : aucune salle ne ferme et toutes doivent être alimentées en pellicule. Il en sortirait même plutôt plus : les exclusivités tiennent moins longtemps et doivent être plus souvent renouvelées. Pourtant, le critique maudit la belle saison, du moins s'il n'a pas de penchant pour les éreintages faciles. Car il ne trouve plus chaque semaine ni deux, ni même une seule bande qui présente quelque aspect original ou, du moins, suffisamment intéressant pour épiloguer à son sujet. Les écrans sont envahis par des films strictement de série, c'est-à-dire qui reproduisent, avec un peu de maladresse et de grossièreté, les principales caractéristiques de productions déjà connues, en espérant que cette supercherie leur vaudra le même succès. Le calcul ne doit d'ailleurs pas être commercialement mauvais. Le public ressemble assez au colonel Bramble, qui n'appréciait jamais tant les histoires drôles qu'à la vingtième ou à la centième audition. Faut-il s'autoriser de ce précédent et répéter sans vergogne ce qu'on a déjà écrit une ou plusieurs fois ? Je préfère croire que le lecteur est plus exigeant que le spectateur et me borner à passer rapidement en revue quelques œuvres récentes qui me paraissent toutes relever du même travers. Pour rendre pleine justice aux originaux, il n'est pas superflu de leur comparer leurs copies.

C'est un mérite à rendre à Sacha Guitry qu'il ne plagie jamais que lui-même. Mais il le fait avec un bonheur inégal. On aurait pu croire que le personnage de Lucien Guitry lui suggérerait des accents vraiment émouvants. Le chef-d'œuvre d'un autre polygraphe, Restif de la Bretonne, n'est-il pas une *Vie de mon père ?* Avec *le Comédien*, nous sommes loin de compte. Nous n'y retrouvons que la facilité de ses pochades les plus médiocres. L'esprit de perversité s'est vengé cruellement et a inspiré à Sacha Guitry la scène où il préfère perdre une maîtresse plutôt que de donner un rôle à une mauvaise comédienne : le personnage est joué au naturel par Lena Marconi.

Au contraire, la formule du théâtre filmé, et spécialement de l'opéra filmé, n'appartient à personne. Au point que nous avons eu coup sur coup deux *Barbier de Séville*, l'un italien, l'autre français, le premier reproduisant la scène de la Scala de Milan, le second, celle de l'Opéra-Comique. Les mélomanes ne se plaindront pas, ils pourront comparer les mérites respectifs de ces temples du *bel canto*.

Toute une série de films italiens s'étaient inspirés, avec un rare bonheur, d'épisodes de la guerre ou de la libération pris sur le vif. Après *Rome, ville ouverte, Païsa, Vivre en paix, une Journée de notre vie, Sciuscia, Chasse tragique*, il semblait vraiment qu'on avait découvert au delà des Alpes une recette infaillible. *Monte-Cassino* vient à point pour nous détromper. Les ingrédients qui se retrouvent dans les œuvres précédentes y sont réunis, accommodés avec les mêmes excellentes intentions. Que ce soit la faute du réalisateur A. Gemmiti ou du seul hasard, le résultat n'en est pas moins décevant.

C'est comme les Anglais : les avons-nous assez loués pour leur conscience à recomposer une atmosphère quotidienne, pour le naturel de leur interprétation, pour leur refus à se complaire dans les poncifs hollywoodiens ! *Le Port de la tentation* satisfait aussi à ces impératifs. Peut-être parce que c'est sinon un remake, du moins une deuxième mouture d'un roman de Simenon, *l'Homme de Londres*, déjà porté à l'écran par Henri Decoin, n'y goûtons-nous aucun plaisir.

Les Américains sont passés maîtres dans l'art d'exploiter un thème jusqu'à satiété. Par exemple celui du music-hall, qui permet en supplément à une compagnie productrice de faire défiler un bref instant toutes les vedettes qu'elle a sous contrat : une sorte de catalogue animé. La dernière mouture s'intitule *Hollywood en folie* et est nettement inférieure aux précédentes.

La loufoquerie est moins éventée. *Helzapoppin* était seul à la représenter depuis quelques années, mais le faisait fort avantageusement. Olsen et Johnson ont tenu à recommencer. *Symphonie loufoque* n'est malheureusement qu'un pâle reflet.

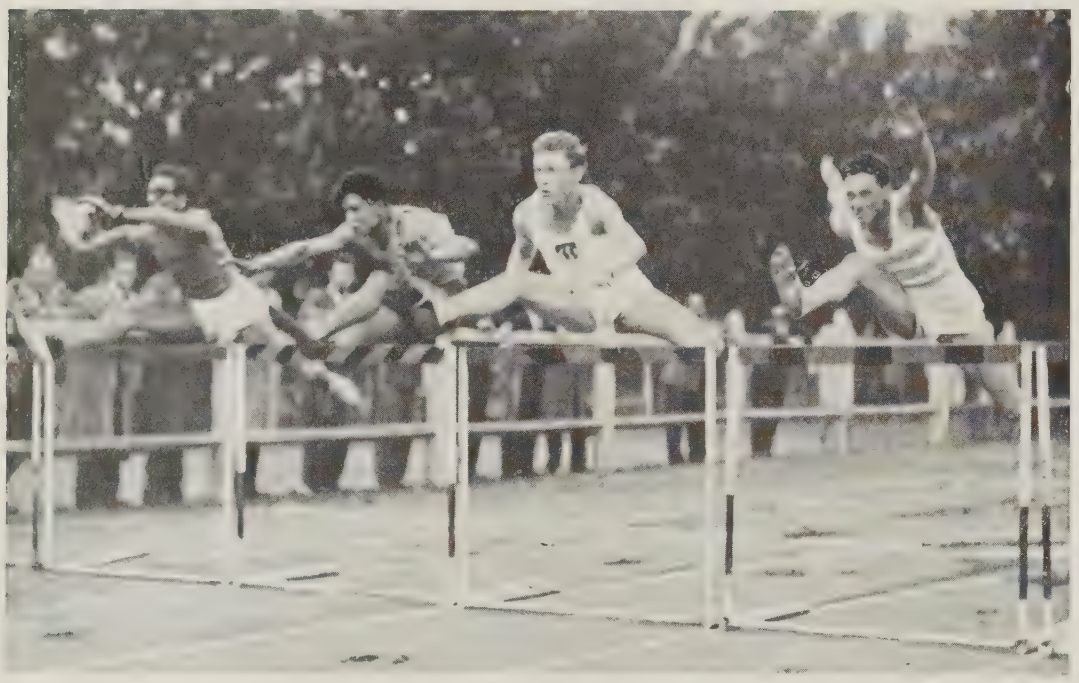
Et les fantômes ! Nous en a-t-on montré des fantômes ! Je crois que ce sont *les Jeux sont faits* qui m'en ont définitivement dégoûté. Il est évidemment injuste de le reprocher à *l'Aventure de Madame Muir*, qui n'en peut mais et qui a le mérite d'être fort bien interprétée par Gene Tierney et Rex Harrison. Mais trop de trop c'est trop, comme l'a dit un profond penseur, et je ne peux honnêtement conseiller la vision de ce film, sauf à qui n'est plus allé au cinéma depuis la libération. Il est vrai que le spectateur en question aurait tout intérêt dans ce cas à voir plutôt *Ma femme est une sorcière*.

Pour le bouquet, voilà l'amnésie. C'est à croire que les scénaristes ont presque tous de sérieux ennuis de mémoire, tant ce sujet leur tient à cœur. La tarte à la crème elle-même a été moins utilisée. Je voudrais bien savoir pourquoi : en l'occurrence, aucun des films consacrés au thème n'a eu de succès si prodigieux, que je sache. Les premiers impliqueraient des préoccupations psychologiques qui n'étaient pas dépourvues d'intérêt : je me souviens d'avoir tenté de les élucider dans un article que je me garderai bien de reproduire. Car maintenant, comme *Quelque part dans la nuit* en fournit un exemple, le héros est amnésique exactement comme l'héroïne de Pierre Benoit a un prénom qui commence par un A : sorte de fétiche qui ne joue aucun rôle dans l'histoire et dont on pourrait aisément se passer. Par surcroît, cette bande policière est mal mise en scène et mal interprétée.

Il serait facile d'allonger cette liste. Facile, mais ennuyeux. Qu'on m'en dispense ! Notons, cependant, que je m'en suis tenu à des productions d'une qualité technique honorable, ce qui fait que, selon la formule connue, on peut les voir « à la rigueur ». Le public ne s'en fera pas faute. Ce qui nous pousse à nous demander quelle rigueur le précipite à l'intérieur des salles obscures. En tout cas, ce n'est pas l'appétit de la nouveauté ni le goût de l'art. L'un et l'autre ne sont que les condiments dont il assaisonne sa faim d'autre chose. Mais de quoi ? Je ne tenterai pas de répondre à la question aujourd'hui. Pourtant, puisque les quatre cinquièmes au moins des bandes projetées tombent sous l'actuelle rubrique, il faudra bien se demander un jour le besoin qu'elles satisfont.

Sports

DAMITIO SE RAPPROCHE DES PERFORMANCES MONDIALES AVEC UN BOND EN HAUTEUR DE 1 m. 97.



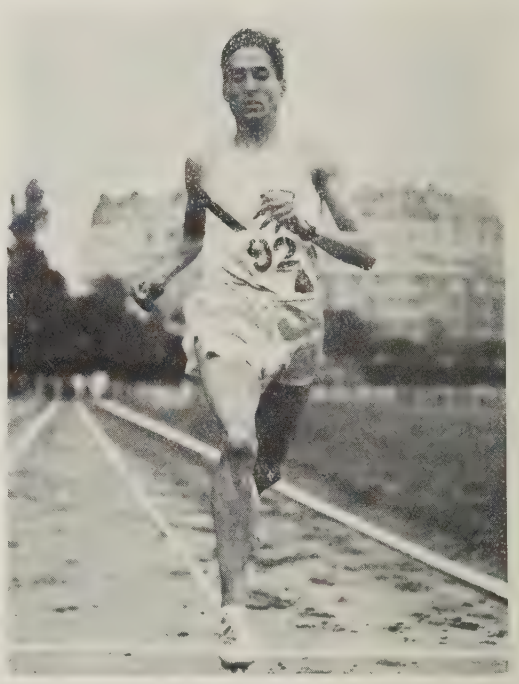
MARIE, NOUVEAU RECORDMAN DE FRANCE DU 110 MÈTRES HAIES, DEVANCE LE SUÉDOIS LIDMANN.

BEN BAREK FUT, UNE FOIS DE PLUS, UN DES MEILLEURS JOUEURS LORS DU MATCH FRANCE-BELGIQUE.

LES sports hivernaux se terminent avec les deux dernières sorties de l'équipe de France de football, dont les joueurs, fatigués par un championnat interminable, ne peuvent rééditer leur brillante performance contre l'Ecosse. A Bruxelles, devant 65.000 spectateurs, ils succombent par 4 buts à 2 devant nos amis belges, animés d'une farouche volonté de vaincre. Huit jours après, sur le terrain du Sparta, à Prague, contre toute attente, le onze français finit sa saison en beauté, en battant les redoutables Tchèques par le score sévère de 4 à 0.

Et déjà la saison d'été bat son plein. La course cycliste Bordeaux-Paris est enlevée, après un duel homérique dans les derniers kilomètres avec le Belge Buyl, par notre compatriote Ange Le Strat, préparé à la victoire par Francis Pélissier.

En tennis, la France, éliminée dès le deuxième tour de la Coupe Davis par la Hongrie et dont la seule fiche de consolation aux championnats internationaux disputés au stade Roland-Garros est la victoire en simple dames de M[me] Landry aux

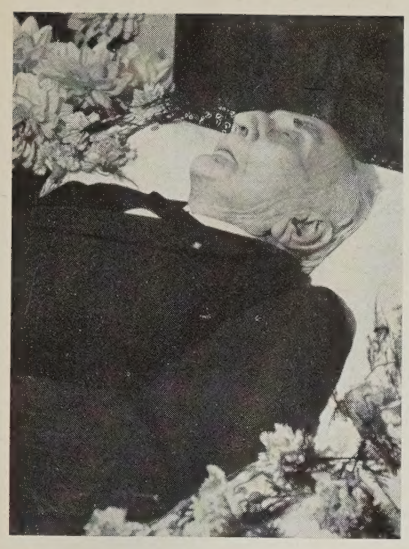


MARCEL HANSENNE TIENT LA GRANDE FORME.

dépens de la jeune Américaine miss Fry, ne se présentera que pour la forme aux championnats sur herbe de Wimbledon. La palme reviendra encore aux Américains, dont le numéro 1, Parker, au style impeccable, a conquis le titre de champion de France 1948 après une lutte épique avec le Tchèque Drobny, seul véritable espoir européen.

Le boxeur Tony Zale vient de reconquérir la couronne des poids moyens à New-York en knockoutant au troisième round Rocky Graziano. Va-t-il donner sa chance à Marcel Cerdan ?

Mais, pour tous les sportifs du monde, le grand événement de l'année seront les Jeux olympiques de Londres. En tous pays, les athlètes achèvent leur préparation et de grandes performances sont déjà accomplies. La France peut-elle nourrir quelques prétentions ? Il ne semble pas déraisonnable d'espérer en Marie, nouveau recordman du 110 mètres haies en 14" 5/10, Hansenne, qui bat son propre record des 800 mètres en 1' 49" 4/10, et Damitio, qui vient de sauter 1 m. 97 en hauteur ; sans oublier Pujazon, le nageur A. Jany, la plongeuse Mady Moreau et tous ceux de nos champions qui sauront être en forme au bon moment.



LOUIS LUMIÈRE SUR SON LIT DE MORT.

LOUIS LUMIÈRE

Avec Louis Lumière, qui vient de mourir à Bandol, c'est un des plus grands savants français qui disparaît.

Celui qu'on avait surnommé « le père du cinéma » était né en 1864, à Besançon. Après avoir préparé Polytechnique il se consacra à la photographie. C'est en 1894 qu'il construisit avec son frère Auguste sa première camera et son premier appareil de projection qui lui permirent de présenter son premier film en 1895.

Dès la première bande le succès avait été prodigieux. Pourtant, pouvait-on prévoir l'essor inouï qu'allait prendre en un demi-siècle l'industrie du cinématographe ?

Louis Lumière ne devait pas d'ailleurs borner là ses travaux. Il mit au point un procédé de photographie en couleurs réputé et, parmi d'autres inventions, réalisa un nouveau type de haut-parleur électromagnétique.

Il était membre de l'Académie des sciences depuis 1919.

JEAN PIOT

Elève de Gustave Téry au lycée de Laon, Jean Piot devint, à sa sortie de l'Ecole normale supérieure, son collaborateur à *l'Œuvre*, dont, à la mort de Robert de Jouvenel, il assura la rédaction en chef.

Entre temps, Jean Piot, parti comme simple soldat, revenait lieutenant de la guerre 1914-1918 avec trois blessures et six magnifiques citations.

Ecrivain de grande classe et de haute culture, polémiste incisif, il avait fait une incursion au parlement, de 1932 à 1936, comme député radical de Paris, sans délaisser sa tâche de journaliste, qu'il continua jusqu'à la guerre. Il devait l'interrompre durant l'occupation pour la reprendre à la libération à la tête de la rédaction de *l'Aurore*.

Sa mort met en deuil la presse française.

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE FRANCE

Pierre Jolly, *Necker* (les Œuvres françaises, 374 pages).

Historien de Turgot, M. Pierre Jolly campe de Necker un portrait d'une parfaite objectivité. La vertigineuse ascension du financier lui posa la même question qu'aux contemporains du ministre : n'a-t-il dû qu'à son génie d'amasser une des fortunes les plus considérables d'Europe ?

« Si le financier manque son coup, les hommes de cour disent : c'est un homme de rien, un malotru. S'il réussit, ils demandent sa fille. » Ainsi en jugeait La Bruyère. Necker est un habile. Il rompt avec les théoriciens. « J'ai trouvé, dit-il, qu'il y avait souvent plus de vérité dans les opinions communes que dans les nouveaux systèmes. » En économie politique et en administration, il n'y a rien d'absolu. Ce riche banquier genevois charge sans pitié contre la propriété foncière. Mais les propriétaires sont des « lions » dont il convient que le gouvernement fasse la part. C'est bien de la souplesse. Grâce à lui, cependant, la France aura pu faire la guerre sans impôts. Mais il emprunte, et on le lui reproche. Marat le dénoncera comme accapareur et affameur du peuple. Il tombe malade.

Et il s'exile. Bonaparte prononce allégrement son oraison funèbre : « Il n'y a jamais eu d'homme plus médiocre, avec son flonflon, son importance et sa queue de chiffres. » On le plonge après sa mort dans une cuve de marbre noir emplie d'alcool dans un jardin attenant au château de Coppet. Il y est encore... Mais, dans le salon du château, on conserve le *Compte rendu au roi* qui fut le premier bilan de la comptabilité de l'Etat...

Gérard Walter, *Marie-Antoinette* (Editions du Bateau Ivre, 438 pages). L'auteur ne s'attache qu'à la personnalité de la reine de France. C'est l'histoire d'une princesse d'origine étrangère qui s'est vue en face d'une des plus grandes catastrophes de l'histoire.

M. Gérard Walter a fait appel à une documentation en partie inédite, en partie utilisée à d'autres fins par ses devanciers.

« Les Français sont bien méchants », dira la reine en montant à l'échafaud.

Ce jugement est-il exact ? Une documentation dense, mais passée au crible d'une critique rigoureuse, étaie la thèse de l'auteur, qui conclut que la Révolution ne pouvait absoudre Marie-Antoinette sans se condamner elle-même.

Le chapitre le plus passionnant de ce livre est celui qui est consacré à la fuite du couple royal. On y trouve la correspondance, secrète et encore peu connue des historiens, qu'échangea la reine avec l'ambassadeur du roi d'Espagne, le comte de Fernan Nuñez ; elle place sous un nouveau jour les circonstances qui préparent et expliquent le drame de Varennes. Il en résulte que la famille royale a reçu de l'étranger assez d'encouragements pour placer un espoir suprême dans les cours amies ou alliées, mais aucun soutien effectif qui lui permît d'y trouver un refuge.

Ce n'est ni un réquisitoire ni une apologie : un exposé impartial des fatalités auxquelles a succombé une reine que ni son éducation ni son sens politique n'avaient préparée à cette tragique épreuve.

ALBERT MOUSSET.

NORMAN COLLINS

ANNA

Roman traduit de l'anglais

La critique anglaise considère, à juste titre, ce roman comme l'un des meilleurs parus depuis la guerre sous la plume d'un auteur en vogue.

Anna, jeune et charmante étrangère que le conflit de 1870 a retenue à Paris, vit les horreurs du siège et la famine.

Mais, seule, désemparée, elle se laisse entraîner d'aventure en aventure avant de trouver le bonheur.

608 pages, 450 francs. Editions de la Paix.

KAREN AABYE

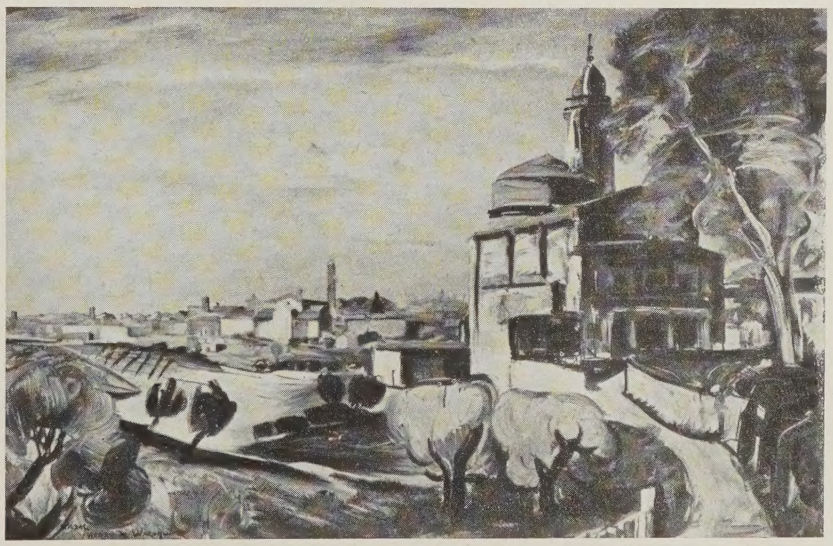
LES VERTS HORIZONS

Premier prix du roman danois

Agréable roman qui transporte le lecteur au sein de la bourgeoisie terrienne danoise du XIXe siècle.

C'est l'amour profond de la jeune Birthe pour Jesper, son ami d'enfance ; mais ce dernier, artiste capricieux, la délaisse pour rejoindre à Paris l'orgueilleuse Irène.

672 pages, 450 francs. Editions de la Paix.



WAROQUIER.
GALERIE COULEUR DU TEMPS.

« SIENNE. »
Phot. Cauvin.

BIBLIOGRAPHIE

ASTRONOMIE

Après *la Musique des origines à nos jours ; l'Art des origines à nos jours ; Histoire de la découverte de la Terre ; Mythologie générale ; la Troisième République* et *Sur les autres mondes*, la librairie Larousse vient de publier, dans sa belle édition in-4°, *Astronomie*. Cet ouvrage, dû à M. Lucien Rudaux, qui fut directeur de l'Observatoire de Donville, et à M. Gérard de Vaucouleurs, attaché de recherches à l'Institut d'astrophysique de Paris, est illustré par 866 gravures et 12 hors-texte en couleurs. M. Henri Daujon, directeur de l'Observatoire de Paris, en a écrit l'avant-propos. Il est sans doute inutile de faire l'éloge de cet ouvrage. La personnalité de ceux qui l'ont signé suffit à nous assurer qu'il connaîtra le même succès que ses prédécesseurs dans cette collection.

MARINE

De nombreux ouvrages ont paru sur la dernière guerre. On a beaucoup moins parlé de la marine. C'est là une lacune d'autant plus regrettable que *jamais*, même pendant les plus sombres années (1941-1943), la marine de France, constituant les Forces navales françaises libres, n'a cessé d'être héroïquement sur la brèche, quelque faibles qu'au début aient été ses moyens.

C'est pour apprendre au grand public comment la flotte a sauvé l'honneur que Jean Mauclère a écrit sa collection *Guerre navale*, avec la collaboration d'un officier supérieur de la marine, encore en activité. Cinq volumes, pourvus de photographies et de graphiques, sont parus chez trois éditeurs : Berger-Levrault, Lanore et J. de Gigord ; deux autres tomes sont en préparation.

Ces ouvrages présentent de façon très vivante, et appuyée sur une documentation absolument sûre, l'héroïque existence de nos marins au combat, du premier au dernier jour de la guerre, sur tous les océans, dans le ciel... et même sur terre. Le ministère de la Marine, reconnaissant dans ces volumes un travail très important et très sérieux, vient d'en consacrer la valeur en conférant la Légion d'honneur à leur auteur.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE HERMANN
Daniel Maybon - 9, rue des Beaux-Arts
A. DUREL
PAYSAGES

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine — DAN. 91-10
MION AVON
jusqu'au 30 juin

vient de paraître
GEORGES SONNIER
LA LUMIÈRE FROIDE
ROMAN
Un vol. in-16 240 fr.
J'ai accompli un acte tel qu'après lui tous les autres perdent saveur et sens.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
par l'auteur de OU RÈGNE LA LUMIÈRE

CENT ROMANS FRANÇAIS
Une nouvelle Collection des plus grandes œuvres romanesques françaises.
BELLE ÉDITION DE LUXE POUR BIBLIOTHÈQUE
à un prix vraiment accessible
CONSULTEZ VOTRE LIBRAIRE
STOCK

BIZETTE-LINDET. « EVE. »
(Galerie Pierre Maurs.)

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Nous partageons l'avis d'Andry-Farcy sur Louise Morel : c'est une vraie femme peintre. Elle expose actuellement à la Galerie Carmine des paysages, des fleurs, des nus. On y trouve ce sentiment plastique, cette sobriété de la composition, cette harmonie, cette subtilité de l'atmosphère et cette compréhension des êtres et des choses que seuls possèdent les vrais artistes. Ses dons, nous semble-t-il, s'affirment plus particulièrement dans ses paysages d'Afrique du Nord et dans ses bouquets de fleurs. Une *Vue de Kairouan,* une autre de *Tunis* offrent des tonalités délicates de bleus et de gris; tel autre paysage de toits-au-linge-qui-sèche est nuancé de roses, de bruns et de gris. Ses fleurs devant une fenêtre ouverte permettent aux sens de jouir de coloris raffinés et à l'âme de s'évader dans la nature sereine et immuable.

La peinture de Louise Morel est un vaste poème, c'est ce qui en fait sa grandeur et sa beauté.

Pierre Charbonnier est une figure d'une forte personnalité. Ses œuvres exposées à la Galerie Claude recréent un monde qui est propre à l'artiste. Il se plaît à accentuer l'architecture de ses monuments par de grandes verticales barrées d'horizontales : il construit avant tout et cherche une jouissance intellectuelle dans cet équilibre harmonieux des masses et des plans. La densité de ses couleurs contribue encore à forcer l'accent sur l'élément de solidité qu'il apprécie avant tout, et sur cette charpente du monde extérieur.

En dehors de quelques-uns de ses paysages, vues du Rhône notamment, une toile, sa dernière création, nous plaît tout particulièrement : ce sont quelques grands verres posés sur une table au noir profond et coloré, se détachant sur un fond de beige rosé très sensible. Cette nature morte vit, par ses reflets, et les yeux qui semblent sortir du fond du verre et de l'eau transparente nous regardent fixement...

Bizette-Lindet et Ch.-M. Echard exposent à la Galerie Pierre Maurs, l'une, des sculptures, l'autre, des peintures. Le style de Bizette-Lindet, bien que dérivé des grands maîtres de notre sculpture contemporaine, n'en accuse pas moins une certaine personnalité sensible et délicate. Elle aime la vie frémissante, les attitudes harmonieuses et classiques.

Les peintures de Ch.-M. Echard sont synthétiques et parfois violentes. Il accuse d'un trait incisif et soutenu les formes de ses nus et de ses natures mortes. Sa technique est puissante et large, ses coloris — où le jaune et le vert dominent — dérivent parfois de ceux de Gauguin et de certains fauves. On peut lui reprocher de voir parfois un peu grand.

Georges A. Borias vient d'illustrer les *Idylles,* d'André Chénier. Borias, qui est conservateur du musée municipal d'Uzès, possède une profonde culture classique. Certaines de ses gravures sont empreintes de dynamisme et accusent le caractère romantique de Chénier ; d'autres, au contraire, notamment ses paysages, sont d'un statisme classique, purement méditerranéen. Borias a su comprendre la dualité de l'œuvre d'André Chénier. C'est pourquoi ses illustrations sont vraiment celles d'un artiste.

MAURICE SÉRULLAZ.

COURRIER MUSICAL

Nécrologie

La musique vient de perdre en M. Ruhlmann le plus ancien et l'un des plus vaillants chefs d'orchestre de notre Académie nationale, celui de qui le nom reste lié à tant de partitions françaises et étrangères, à tant de styles divers scrupuleusement respectés.

En Georges Hue, que l'Institut honorait voilà quelques semaines à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire, la musique lyrique voit disparaître l'un des derniers et des plus fidèles représentants du wagnérisme français. Succédant à Saint-Saëns, en 1922, à l'Académie des beaux-arts, Georges Hue, avec des ouvrages tels que *le Miracle, Dans l'ombre de la cathédrale, Tsiang-Tsin,* s'était acquis le succès sur nos deux grandes scènes musicales. Ses amis connaissaient la droiture de son caractère, la loyauté de son jugement ; il fut le camarade et le contemporain de Fauré, de Messager, de Pierné et contribua sans cesse avec eux, de Rome à la Coupole, au prestige de la musique française.

L. MAURICE-AMOUR.

LA DANSE

Malkovsky, Christiane Reynaert

Le récital de danse donné à la salle Gaveau ce 18 juin par Malkovsky et sa jeune élève Christiane Reynaert est une manifestation d'une haute portée artistique. « La danse doit avoir sa source dans la vie même », note Malkovsky. Et ce qui enchante c'est l'expression hautement intellectuelle et musicale et pourtant profondément plastique aussi que l'on observe chez le grand maître et chez sa jeune partenaire, Christiane Reynaert. Cette jeune étoile qui se lève possède un sens profond de l'harmonie dont chacune de ses attitudes, chacun de ses gestes sont empreints. Sa souplesse et sa grâce, la pureté de sa vision s'associent à la puissance de son maître.

M. S.

LE BRIDGE (N° 50)

LES DEMANDES DE CHELEM

Le problème d'enchères le plus passionnant est sans conteste celui des demandes de chelem. Vaut-il mieux se contenter de la manche ou demander le petit chelem ? Se contenter du petit chelem ou demander le grand chelem ? Et quel est l'ensemble de conventions le meilleur pour arriver au choix le plus avantageux?

C'est à la solution scientifique de ce problème que je me suis attelé dans : *les Demandes de chelem,* 152 pages. Édition 1948. Payot, Lausanne.

J'ai fait appel pour cela à toutes les ressources du calcul des probabilités, de la statistique (1.000 donnes) et de la technique moderne des enchères.

L'ensemble de conventions que je préconise comprend : 1° le 4-5 S. A. de Culbertson ; 2° le 5 à l'atout Chéron ; 3° les interrogatives Culbertson, avec atout agréé par soutien ou inférence ; 4° le 4-5 S. A. Chéron, dits par le même joueur ; 5° le 5 S. A. ? direct de Culbertson, qui interroge à la couleur d'atout.

Aucune de ces cinq conventions n'exclut l'emploi d'une autre ni ne fait double emploi avec une autre. Chacune a son domaine propre d'investigations, elles se complètent et non seulement on peut mais on doit les utiliser conjointement.

Avant d'entrer dans le détail des conventions je dois établir quelques principes généraux qui leur serviront de fondations solides.

1° *Quelle doit être la probabilité minimum de réussir le chelem pour que sa demande soit avantageuse?*

Les réponses du calcul sont : il faut avoir environ une chance sur deux de réussir le petit chelem pour que sa demande soit meilleure qu'un arrêt à la manche, environ deux chances sur trois de réussir le grand chelem pour que sa demande soit meilleure qu'un arrêt au petit chelem.

Si je dis « environ », ce n'est pas que ces valeurs prêtent à discussion, mais parce que les valeurs exactes oscillent autour de ces moyennes avec de très faibles écarts dus à la vulnérabilité, au tric à 30 (pour ♠ ou ♡) ou à 20 (pour ◇ ou ♣), au fait que le demandeur ou l'adversaire a déjà ou non quelques points de trics à la manche.

J'ai donné les trois formules qui permettent de calculer les probabilités minima *dans toutes les situations possibles,* probabilités que je résume en trois tableaux.

On sait que le principe de ces calculs est basé sur l'espérance mathématique.

Par exemple, si les deux équipes sont vulnérables, vaut-il mieux me contenter de demander 5 ♠, qui sont sûrs ; ou en demander 6, qui n'ont qu'une chance sur deux d'être réussis ?

La réponse est que les deux demandes rapportent autant et, par conséquent, sont équivalentes. Vérifions-le.

Si je demande 5 ♠, je gagnerai, sur deux fois :

500 (manche) + 180 (trics, je fais 6) + 500 (manche) + 150 (je fais 5) = 1.330 points.

Si je demande 6 ♠, je gagnerai, sur deux fois :

500 (manche) + 180 (trics, je fais 6) + 750 (petit chelem) — 100 (je ne fais que 5 et tombe d'une levée) = 1.330 points.

Soit le même nombre de points, sur deux fois : 1.330.

La demande de 6 ♠ ne commence donc à être avantageuse que si les chances de la réussir dépassent 50 %.

Autre exemple. Les deux équipes sont vulnérables et 6 ♠ sont sûrs. Vaut-il mieux s'en contenter ou demander le grand chelem, si ce dernier ne sera réussi que 51 fois sur 76 ? Réponse : les deux demandes sont équivalentes.

Vérifions-le. Si je demande 6 ♠, je gagnerai, sur 76 fois :

(500 de manche + 750 de petit chelem + 210 de trics) × 51 fois +

(500 de manche + 750 de petit chelem + 180 de trics) × 25 fois = 110. 210 pts.

Si je demande 7 ♠, je gagnerai, sur 76 fois :

(500 de manche + 1.500 de grand chelem + 210 de trics) × 51 fois — 100 de chute (je ne ferai que 6 trics) × 25 fois = 110.210 points.

La demande de 7 ♠ ne commence donc à être avantageuse que si la probabilité de les réussir dépasse $\frac{51}{76}$.

Ces deux exemples ont montré comment se calculent les « probabilités critiques » et que leur valeur numérique n'est pas du tout arbitraire mais découle directement de la marque actuelle.

Tirons-en aussitôt des conséquences pratiques.

La réussite d'un chelem ne doit jamais dépendre d'une impasse, à une exception près.

Une demande de petit chelem reste avantageuse, malgré une impasse à faire, si l'équipe a les quatre as, ce qui est évident puisqu'on peut perdre une levée ; elle reste avantageuse s'il y a deux impasses à faire, mais à la double condition qu'il suffise d'en réussir une pour faire le petit chelem et qu'on ait le temps d'essayer les deux impasses.

Par exemple si, ♡ et ◇ étant les deux couleurs déclarées, les deux rois rouges manquent et l'équipe a les quatre as et les deux rois noirs. Ou encore, Nord a : ♡ V 10 9 8 et Sud ♡ A 7 6 3 2, et ils réussiront 6 ♡ s'ils ne perdent pas deux levées à ♡ (on sait qu'il faut faire et refaire l'impasse). Les chances de réussite sont, dans les deux cas, voisines de 3 sur 4.

Si une équipe n'a que trois as, et doit perdre une levée et une seule à sa couleur sans as, protégée par un singleton par exemple, une demande de petit chelem dont la réussite dépend de celle d'une impasse au roi : 1° vaut à peu près autant qu'un arrêt à la manche si l'impasse à faire n'est pas à la couleur d'atout (il suffit alors que le roi à prendre soit bien placé car si, par exemple, Nord a ◇ A 3 2 et Sud ◇ D V 10 9 8 et si Ouest a ◇ R, on fera trois levées à ◇ puis, si le roi n'est pas tombé, une coupe aura raison de ◇ R x x x chez Ouest) ; 2° est inférieure à un arrêt à la manche, si l'impasse est à la couleur d'atout (il ne suffit pas alors que le roi d'atout soit bien placé, il faut encore pouvoir le prendre, et le prendre sans rien donner).

Un grand chelem ne doit jamais dépendre d'une impasse.

C'est pourquoi une couleur d'atout qui convient pour un grand chelem doit comprendre, dans les deux mains :

8 ou 9 atouts, y compris as, roi et dame ;

10 ou 11 atouts y compris as et roi.

En effet, s'il y a A R D x x x x x dans les deux mains, dans la pire hypothèse, le grand chelem dépend d'un partage 3-2 ou 2-3 des atouts : 67,8 %.

S'il n'y a que A R V 10 9 x x x x dans les deux mains, le grand chelem ne sera réussi, dans la meilleure hypothèse, que si la D est sèche ou seconde dans l'une ou l'autre main (puisque l'intention est de jouer as et roi sans impasse), soit 53,1 %, ou encore 4e *dans la bonne main,* soit encore 4,8 %, ce qui fait comme chances totales de réussir le grand chelem 53,1 + 4,8 = 57,9 %, probabilité trop faible puisque l'avantage de demander le grand chelem ne commence qu'au voisinage de 66,7 %.

Le 5 S A ? direct, et qui interroge à la couleur d'atout, aura précisément pour fonction de découvrir si la couleur d'atout répond bien aux exigences requises pour une bonne demande de grand chelem.

(A suivre.)

ANDRÉ CHÉRON.

VIENT DE PARAITRE
RENÉ VANNIER
LE BRIDGE NATIONAL
Les Annonces Modernes
Le deux trèfles
Le blackwood
Le jeu de la carte
en vingt leçons
Prix : 280 frs
Franco : 310 frs
R. PICHON & R. DURAND-AUZIAS
ÉDITEURS, 20, RUE SOUFFLOT — PARIS-Ve

Bibliographie

A la librairie Payot, Lausanne :

André Chéron : *le Système Culbertson assimilable en quelques heures,* 3e édition 1947, 196 pages.

Le *New Gold Book* 1945, d'Ély Culbertson, ne change rien au système, qui reste tel que je l'ai exposé dans la 2e édition du précédent ouvrage. Cependant, mes recherches personnelles sur les demandes de chelem apportent des modifications à la 2e édition, notamment dans le 4 S. A. De plus j'y expose sommairement mes nouvelles conventions : 5 à l'atout, 4-5 S. A dits par le même joueur. Enfin, parmi les nouveautés de la 3e édition, signalons encore : quelques résultats importants de ma nouvelle statistique de 1.000 donnes, les cas au complet où le 4 S. A. n'est pas conventionnel (ouvertures de 3, 4, 5 ou 6 S. A.), l'atout agréé par inférence dans les interrogatives Culbertson avec solution officielle d'un cas litigieux.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DU LUXEMBOURG

L'administration postale du Grand-Duché a fait récemment connaître les chiffres de tirage des principales séries temporaires émises depuis la libération du pays.

Voici les plus intéressants. De la série *Hommage aux Quatre Grands* (1945), il a été vendu 351.241 exemplaires. Pour l'émission *Notre-Dame du Luxembourg* (1945), le 5 fr. 50 + 6 fr. 50 atteint 148.872, le 20 fr. + 20 fr., 149.880 et le bloc 50 fr. + 50 fr., 180.028 pièces. La série *Victimes de la guerre* (1946) a été tirée à 205.060, le bloc seulement à 71.921 exemplaires. On obtient des chiffres analogues et assez modestes pour le bloc *Dudelange*

(1946), 74.729, et la série *Michaël Lentz* (1947) : 71.256 pour le 3 fr. 50 + 3 fr. 50 et 67.935 pour le 10 fr. + 5 fr. En revanche, l'émission *Jean l'Aveugle* (1946) atteint 102.750 pour le 5 fr. + 10 fr.

NOUVELLES DE SUISSE

La série annuelle destinée à commémorer la *Fête nationale* de la Confédération suisse a paru comme d'habitude le 15 juin. Etant donné les délais d'impression, les quatre valeurs ont encore les anciennes couleurs, antérieures à la modification des tarifs pour l'étranger.

Le bénéfice des surtaxes est réservé à la lutte contre la tuberculose. Voici les sujets choisis : 5 + 5 c. vert, garde forestier ; 10 c. gris foncé et gris pâle, ferme

du canton de *Fribourg* ; 20 + 10 c. brun rouge et chamois, ferme du *Valais* ; 30 + 10 c. bleu et gris, ferme du *Tessin*. Chaque vignette comporte, en outre, l'écusson rouge de la Confédération ; tirage en taille-douce pour le 5 + 5 c. et en héliogravure pour les autres valeurs. La vente cessera le 15 août et la série restera valable pour l'affranchissement jusqu'au 30 novembre 1948.

LES TIMBRES DE LA TURQUIE MODERNE

Avant la première guerre mondiale, les postes turques étaient déjà connues pour leur production abondante. En 1923, à l'aube de la République kémaliste, près de sept cents timbres avaient paru : heureusement cette activité devint peu à peu moins intense. A la diminution du nombre des émissions correspondait une amélioration de leur qualité, car les tirages des timbres commémoratifs étaient relativement restreints. Ainsi la grande série des femmes célèbres (*Congrès suffragiste de 1935*) est-elle restée rare ; c'est une des émissions recherchées de l'Europe moderne.

Parmi les séries plus récentes, notons quelques chiffres de tirage intéressants : 1939, chemin de fer d'Erzeroum, seulement 35 000 exemplaires ; 1940, Namik Kemal ; Recensement ; Centenaire des postes ; 1941, Hayreddin ; 1943, Foire de Smyrne et XX[e] anniversaire de la République, 100.000 séries. Les vignettes des Jeux balkaniques de 1940 avaient eu un tirage de 75 000 et celles de la foire de Smyrne de 1941, de 80 000. On le voit, ces chiffres sont très modérés.

Au cours de l'année 1947, on s'est borné à l'émission de trois séries commémoratives, dont nous ignorons encore le tirage. Toutes trois ont été héliogravées en Suisse par Courvoisier. La première commémorait la foire annuelle de Smyrne, avec quatre valeurs : 15, 20 et 30 k., 1 lira. Ensuite a paru une série dédiée au XXV[e] anniversaire de la bataille de Dumlupinar, portant la légende « 30 Agustos 1922-1947 » : trois types répartis en six valeurs ; 10, 15, 20, 30, 60 k., 1 l. Enfin, une petite émission de trois timbres a commémoré la conférence ferroviaire internationale de Stamboul, 15, 20 et 60 k. Le sujet adopté représente une locomotive qui se profile au-dessus de la célèbre Corne d'or.

J. BELLAY.

LE SALON DE L'ÉLÉGANCE ET DE LA PARURE

La saison qui s'ouvre s'annonce, nous assure-t-on, sous les plus heureux auspices. Partout on rivalise d'ingéniosité et de goût pour accueillir nos amis étrangers dont ce sera, pour beaucoup, le premier contact avec la France depuis près de dix ans.

Ainsi convient-il de souligner la charmante idée qu'ont eue les promoteurs du Salon de l'élégance et de la parure en créant, à l'intention de l'élite internationale, habituée fidèle de la grande saison de Vichy, une véritable ambassade de la création parisienne.

Ce Salon, qui a reçu le patronage de la Confédération des métiers d'art et de création, de la Fédération des comités du haut commerce de Paris, de « luxe », de la Chambre de commerce et de la municipalité de Vichy, se déroulera du 3 au 18 juillet dans la rotonde du Grand Casino, dans un décor conçu par François Ganeau, et comportera, en outre, de nombreux galas artistiques et mondains.

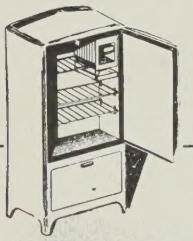
Créateurs, artisans et artistes de Paris trouveront au Commissariat général (62, avenue Marceau ; tél. : Bal. 22-30) des renseignements complets sur cette manifestation appelée à un brillant succès.

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20

Les bons foies gras "CHAMPION"
DES PRODUITS DE QUALITÉ
DES PRIX ABORDABLES...
Truffes, Pâtés, Mousses, Confits d'oie.
VOUS OFFRENT EN RÉCLAME
18 BOITES SPÉCIALITÉS ASSORTIES PLUS DE 3 Kgs Fco 3.000
18 BOITES SÉLECTIONNÉES SURCHOIX Fco 5.000
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX . DORDOGNE
C.P. LIMOGES 295-70
TARIF G FRANCO SUR DEMANDE

CCC CAOUTCHOUC COMPTOIR COMMERCIAL
Sur un imperméable C.C.C.
la pluie frappe... sans entrer
35 à 41 Bd Haussmann Paris
Gabardines qualité et fini d'avant guerre.


RÉFRIGÉRATEURS
FRIGIVEL
80 litres 57.000 fr.
150 litres 67.000 fr.
NOTICE SUR DEMANDE
Sté V. E. L.
41, rue Gaultier - COURBEVOIE
DÉFense 05-70

OCERP

PUBLI ECLAIR
18 AV. DE L'OPÉRA
116 AV. VICTOR HUGO
Corcellet
FONDÉE EN 1760.
"LES MEILLEURS PRODUITS DE LA TABLE"
présente à sa clientèle
Vervins (Aisne) Rathier frères cidre mousseux

RELIURES D'ART
et d'Amateurs
F. MICHON
Relieur
47, rue Saint-André-des-Arts - PARIS-VIe

L'Interphone Mondial
TÉLÉ-DICT
GARDE SURVEILLE CONTROLE
votre domicile, magasin, personnel
et RELIE tous vos SERVICES
Notice d'emploi et prix à
Ets M. J. B., Nogent-s/-Marne (Seine)

BEATENBERG (Oberland Bernois)
Home d'enfants "Freiegg"
Convalescence - École privée.
Home pour enfants de 2 à 12 ans, merveilleusement situé. Excellent climat d'altitude (1.250 mètres). Convalescence - Vacances - Séjours prolongés - Atmosphère sympathique - Contrôle médical - Références - Prospectus auprès de la Famille E. Ratschiller-Schmid, instituteur.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

BORD DE SEINE 30 kilom. Paris, pet. PROPRIÉTÉ de grande classe, terrasse jardin Anglais, tennis gd conf., parfait état. VUE RAVISS. Photos, 132, boulev. Haussmann, chez FEAU LAB. 69-34. Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Et. Me MALLET, not. au Kremlin-Bicêtre.
NEUILLY Hôtel part., 5, av. Céline. (v. privée) 6 p. studio conf., pt. jar. libre. Vte amiable. S'ad. Me MALLET.

CHASSE A V. NEUVY-s/BARANGEON (Cher). PROPté 780 ha terr. et bois. LIB. Ble habit., gros et pet. gibier. Bne de BLOMAC, Salon-la-Tour (Corrèze), ou BROCHARD, not. BOURGES. Tél. 37.

Et. Me MALLET, not. au KREMLIN-BICÊTRE.
PAVillon, l'HAY-les-ROSES, 5, rue Ville-juif, conf. gar. cav. libre. Adjudic. 29 juin, 15 h. M. à P. 150.000 f. s'ad. MALLET.

Et. Me MALLET, not. au KREMLIN-BICÊTRE.
PROPté au Kremlin, 107-109, av. de Fontainebleau, contenance 1.292m². Vente amiable, s'adresser Me MALLET.

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant. Séquelle des blessures de guerre.
▪ CASINO. SPORTS. PISCINE ▪
Hl PARC et ÉTABLt THERMAL, 1er ordre, 100 ch. Tt conf. Pens. compl. dep. 800 fr.
HOTEL BEAU-SÉJOUR — Bonne table. Prix raisonnables.

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

CÔTE D'AZUR

NICE TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

AU GRAND HOTEL DU CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO T. 250-20
On boit à pleines coupes toutes les joies de l'Été
Son Restaurant - Sa Piscine - Sa Plage

SUISSE

VILLARS, Suisse française, 1.300 m. Station 1er ordre. Piscine, golf, tennis, nombreuses promenades et excursions. Grd Hôtel du Parc. Hôtel de 1er ordre et de réputation pour sa bonne tenue, Tél. 32434.

ARMSTRONG SIDDELEY

Trois voitures de luxe anglaises

CABRIOLET DÉCAPOTABLE, 2 LITRES 11 cv.

HURRICANE

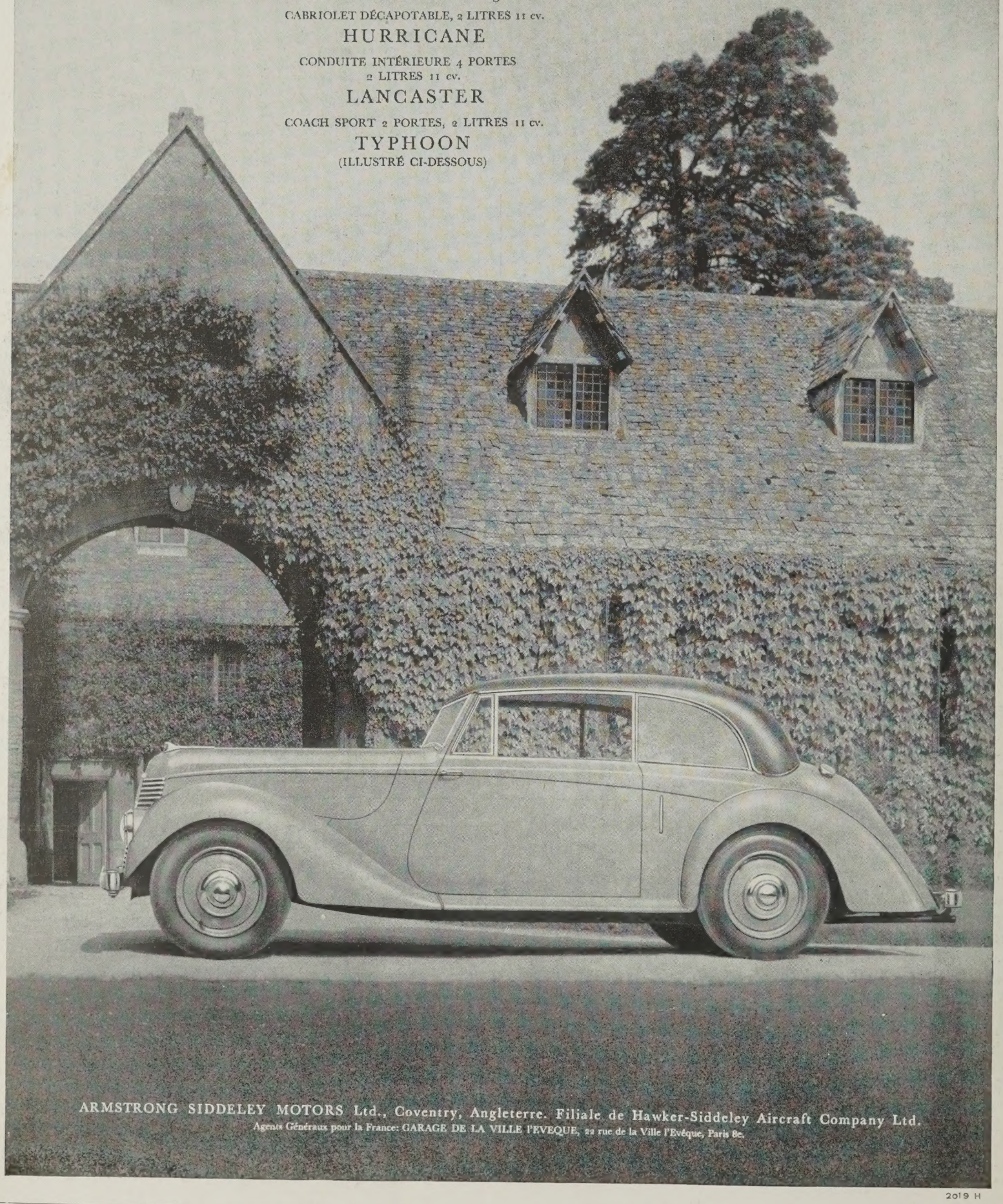
CONDUITE INTÉRIEURE 4 PORTES
2 LITRES 11 cv.

LANCASTER

COACH SPORT 2 PORTES, 2 LITRES 11 cv.

TYPHOON

(ILLUSTRÉ CI-DESSOUS)



ARMSTRONG SIDDELEY MOTORS Ltd., Coventry, Angleterre. Filiale de Hawker-Siddeley Aircraft Company Ltd.

Agents Généraux pour la France: GARAGE DE LA VILLE l'EVEQUE, 22 rue de la Ville l'Evêque, Paris 8e.

2019 H

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur nº 53.